

Le Féminin en partage

Le voyage d'Anna Jameson
au Canada (1836-1837)



Anne-Florence Quaireau

Chapitre IV. Ethnographie, féminité et autorité : l'autre pour s'écrire

ISBN : 979-10-231-3800-9

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES



Dans *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* (1838), Anna Jameson (1794-1860) entremêle le récit de son voyage et sa quête d'indépendance. Ce texte longtemps négligé se révèle par sa richesse et sa dimension politique. Parcourant l'immensité canadienne en traîneau, en charrette ou en canoë ombrelle à la main, Anna Jameson fait de son expédition une aventure littéraire et politique et se livre à une peinture-écriture de la nature

ainsi qu'à de nombreuses descriptions proto-ethnographiques. Entrepris au moment où elle souhaite se séparer de son mari, ce périple lui permet de traverser le jeune espace canadien et de partir à la rencontre des Premières Nations, en particulier des femmes anichinabées. C'est sous les traits d'une voyageuse attentive à leur condition de femmes autochtones qu'Anna Jameson apparaît dans ce récit épistolaire : l'amie à qui elle s'adresse et plus largement toutes ses lectrices verront en elle un modèle d'émancipation féminine.

En utilisant la littérature de mille façons pour s'élever, gagner son autonomie et promouvoir les droits des femmes, c'est la définition même du féminin qu'Anna Jameson redessine, et qui inspirera les premières féministes britanniques.

Préface de Robert Sayre

Professeure agrégée d'anglais à la faculté des Lettres de Sorbonne Université, Anne-Florence Quaireau est spécialiste du récit de voyage féminin britannique. Elle a remporté le prix de thèse de la Société d'étude de la littérature de voyage du monde anglophone en 2014. Également traductrice, elle a traduit en français plusieurs nouvelles de Virginia Woolf et de Francis Scott Fitzgerald.

LE FÉMININ EN PARTAGE



Mondes anglophones

Collection dirigée

par Marc Amfreville, Élisabeth Angel-Perez, Marie-Madeleine Martinet.

La Sorbonne a été, et demeure, pionnière dans les domaines de recherche liés aux pays anglophones. Riche de ses traditions, elle innove aussi en explorant des territoires littéraires et historiques peu ou mal connus, auxquels sont consacrées trois séries – « Americana », « Sillages critiques », « Britannia » –, regroupées sous la collection « Mondes anglophones ».

Série « Sillages critiques » dirigée par Élisabeth Angel-Perez

L'Air du temps de 1922.

Royaume-Uni et États-Unis aux rythmes d'une année

Élise Brault-Dreux (dir.)

*Contourner l'abîme. Les poètes-combattants britanniques
à l'épreuve de la Grande Guerre*

Sarah Montin

*Matière à réflexion. Du corps politique dans la littérature
et les arts visuels britanniques contemporains*

Catherine Bernard

« *We said objectivist* ».

Lire les poètes Lorine Niedecker, George Oppen,

Carl Rakosi, Charles Reznikoff, Louis Zukofsky

Xavier Kalck

Spectres de Shakespeare dans l'œuvre d'Howard Barker

Vanasay Khamphommala

Jonathan Coe. Les politiques de l'intime

Laurent Mellet

« *The Importance of Being Earnest* » d'Oscar Wilde

Pascal Aquien et Xavier Giudicelli (dir.)

Anne-Florence Quaireau

Le Féminin en partage

**Le voyage d'Anna Jameson
au Canada (1836-1837)**

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Avec le concours de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service général de la faculté
des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN édition papier : 979-10-231-0735-7

Mise en page : Gaëlle Bachy

Version numérique : © Sorbonne Université Presses, 2024

Adaptation : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

Important : les illustrations sont absentes de la version numérique

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

Tél. : (33) (0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

REMERCIEMENTS

Ce livre est l'aboutissement d'un travail commencé lors de mon doctorat, et, tout comme ma thèse, il a bénéficié de l'aide de nombreuses personnes que je remercie chaleureusement. Aux remerciements déjà exprimés dans ma thèse, je souhaite ainsi joindre les suivants qui concernent plus spécifiquement cet ouvrage.

Je suis particulièrement reconnaissante à Frédéric Regard, Catherine Lanone, Claire Omhovère et Jean Viviès pour leurs remarques qui ont nourri ma réflexion et mon travail ces dix dernières années ; à Robert Sayre, pour sa disponibilité bienveillante et ses conseils avisés lorsque j'ai entrepris de remanier ma thèse, et pour avoir accepté de préfacier cet ouvrage ; à mes collègues de l'UFR d'études anglophones de Sorbonne Université qui, par leur générosité, m'ont permis de dégager les heures nécessaires pour (ré)écrire ce livre (et en particulier à Franziska Heimbürger qui m'a guidée dans la bibliographie allemande), ainsi qu'à mes étudiantes et étudiants pour m'avoir insufflé l'envie de poursuivre le travail quand elle venait à manquer ; et aux membres de la Société d'étude de la littérature de voyage du monde anglophone (Selva) dont le dynamisme a été une boussole dans ce voyage au long cours.

Merci à Élisabeth Angel-Perez et à Sorbonne Université Presses, en particulier Delphine Renard et Benoît Selleron, de m'avoir accompagné et soutenue dans la production de cet ouvrage.

Ce livre n'existerait pas sans l'amitié indéfectible et les encouragements constants de Corinne Bigot et de Michaël Roy.

Je tiens enfin à remercier ma famille et mes amis, pour leur soutien et leur patience toutes ces années ; mes parents, qui m'ont transmis le goût du voyage et de la littérature, et le partage comme un sacerdoce ; et Gabriel et Suzanne, qui ont rejoint l'aventure en cours de route et accru la productivité de mes heures de travail.

Et bien sûr, Charles, tout à la fois roc et étoile polaire me permettant de garder le cap, qui a lu sans renâcler les mille versions de ce travail, avant d'accueillir avec toujours autant de curiosité la mille et unième, et dernière (*for now!*).

NOTE EXPLICATIVE

ABRÉVIATIONS

WSSR Anna Jameson, *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* [1838], Toronto, McClelland & Stewart, The New Canadian Library, 2008.

CORRESPONDANCE

LF *Anna Jameson: Letters and Friendships (1812-1860)*, éd. Beatrice Steuart Erskine, London, T. Fisher Unwin, 1915.

8 OVG *Letters of Anna Jameson to Ottilie von Goethe*, éd. George Henry Needler, London, Oxford University Press, 1939.

BIOGRAPHIES

VFL JOHNSTON, Judith, *Anna Jameson: Victorian, Feminist, Woman of Letters*, Aldershot, Scolar Press, 1997.

ML MACPHERSON, Gerardine, *Memoirs of the Life of Anna Jameson*, éd. Margaret Oliphant, London, Longmans, Green and Co., 1878.

LWE THOMAS, Clara, *Love and Work Enough: The Life of Anna Jameson*, Toronto, University of Toronto Press, 1967.

NOTE SUR LES TRADUCTIONS

Sauf mention contraire, nous traduisons. En ce qui concerne la traduction du pronom *you*, central en raison du dispositif épistolaire adopté dans le récit, nous avons choisi d'opter pour le tutoiement dans la correspondance d'Anna Jameson avec ses proches, en particulier avec Ottilie von Goethe, et pour le vouvoiement dans le récit publié, en raison de l'anonymisation de la narrataire (« a friend ») (voir chapitre II).

DEUXIÈME PARTIE

**L'écriture de soi
au revers de l'autre**

ETHNOGRAPHIE, FÉMINITÉ ET AUTORITÉ :
L'AUTRE POUR S'ÉCRIRE

Dans la tradition des réflexions philosophiques des Lumières, les Premières Nations qu'Anna Jameson rencontre deviennent sous sa plume un argument dans des débats qui concernent davantage l'Europe que le Canada. Cette figure d'étrangeté fournit le motif, mais aussi l'autorité nécessaire à la voyageuse pour écrire et débattre sur la situation des femmes en Europe, et plus particulièrement en Grande-Bretagne. Cette acquisition d'autorité à la faveur d'un déplacement et de la rencontre de subalternes s'accompagne et est tributaire de celle d'une auctorialité. Le récit de voyage constituait un tremplin littéraire et éditorial pour les femmes, leur permettant non seulement d'accéder au statut d'« intellectuelle » ou de « femme de lettres »¹, mais aussi de devenir autrices de leur identité². Dans le contexte colonial, les différentes figures d'altérité que les voyageuses rencontraient pouvaient leur servir à se définir, tandis que les conceptions culturelles européennes héritées pouvaient apparaître comme des formes d'aliénation³. En mettant en scène son adoption par une famille anichinabée, Anna Jameson emprunte à la tradition littéraire

Certaines idées développées dans ce chapitre ont été présentées sous une version préliminaire dans Anne-Florence Quaireau, « (Per)forming the Self through the Other: Gender, Transgression, Writing in Anna Jameson's Winter Studies and Summer Rambles (1838) », dans Vanessa Alayrac-Fielding & Claire Dubois (dir.), The Foreignness of Foreigners: Cultural Representations of the Other in the British Isles (17th-20th Centuries), Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2015, p. 90-103.

- 1 Carl Thompson, « Journeys to Authority: Reassessing Women's Early Travel Writing, 1763-1862 », *Women's Writing*, vol. 24, n° 2, 2017, p. 131-150, ici p. 133.
- 2 Vita Fortunati, Rita Monticelli, et Maurizio Ascari, introduction à V. Fortunati, R. Monticelli, M. Ascari (dir.), *Travel Writing and the Female Imaginary*, Bologna, Pàtron Editore, 2001, p. 5-16, ici p. 6.
- 3 Simon Gikandi, *Maps of Englishness: Writing Identity in the Culture of Colonialism*, New York, Columbia University Press, 1996, p. 121.

du récit de captivité, et, tout en poursuivant son voyage littéraire dans les genres, propose une métamorphose ludique et symbolique, de femme définie par son époux à femme libre.

VOIR ET PARLER AU FÉMININ : REDÉFINIR LE BARBARE

Au XVII^e siècle⁴, l'Indien commença à être utilisé comme argument dans des joutes philosophiques et théologiques européennes qui ne le concernaient pas, comme dans *Leviathan* (1651) de Thomas Hobbes et « The Catching of Leviathan, or the Great Whale » (1658), le texte de John Bramhall qui lui répondit⁵. Les écrivains des Lumières, notamment Rousseau et Voltaire dans leur discussion de l'état de nature de l'homme, poursuivirent cette pratique. De la même façon que les Européens se faisaient la guerre en Amérique « par Indiens interposés⁶ », les Indiens étaient brandis comme des arguments dans des débats qui leur étaient complètement étrangers. Au XVIII^e siècle, c'est cette fois dans une littérature contextualisée que l'Indien apparaît, afin de dénoncer la société occidentale : dans sa pièce *Ponteach, or the Savages of America* (1766), par exemple, Robert Rogers dénonce la sauvagerie des Blancs ; Samuel Johnson publie dans son journal *The Idler* un texte dans lequel il prend la voix d'un Indien pour critiquer le pouvoir colonial⁷, dans un exercice de ventriloquie qui souligne que la voix des Indiens n'était pas écoutée, mais instrumentalisée⁸. L'Indien, alors parangon de l'altérité, sert, tel un miroir, à réfléchir (à) l'identité des Européens.

212

- 4 Une version préliminaire de ce sous-chapitre a paru sous le titre : « “I am a woman” : la reconfiguration des genres dans *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* (1838) », dans Vincent Broqua et Isabelle Alfandary (dir.), *Genres/Genre dans la littérature anglaise et américaine*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2015, t. I, p. 122-135.
- 5 Hugh Honour, *The New Golden Land: European Images of America from the Discoveries to the Present Time*, London, Allen Lane, 1975, p. 119.
- 6 Robert Sayre, *La Modernité et son autre. Récits de la rencontre avec l'Indien en Amérique du Nord au XVIII^e siècle*, Bécherel, Les Perséides, 2008, p. 97.
- 7 Tim Fulford, *Romantic Indians: Native Americans, British Literature, and Transatlantic Culture 1756-1830*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 21.
- 8 Kate Flint, *The Transatlantic Indian, 1776-1930*, Princeton, Princeton University Press, 2009, p. 107.

À cette pratique littéraire et politique qui permet l'ébauche d'une identité nationale collective, Anna Jameson ajoute une dimension genrée. Une fois son autorité acquise par le biais du voyage et son écriture, elle aborde, dans la tradition des débats philosophiques des XVII^e et XVIII^e siècles qui prennent pour objet manifeste les Indiens, mais portent en réalité sur l'Europe, un sujet brûlant, celui de la situation des femmes en Europe. Cette réflexion est légitimée par son approche proto-ethnographique de la situation des femmes indiennes, qui donne lieu à une analyse de la façon dont celle-ci est commentée dans les récits de voyageurs. Le discours de la voyageuse s'appuie sur son expérience physique dans les contrées canadiennes et sur la vogue de l'empirisme, qui postule que toute connaissance émane des sens. Corps percevant et pensant, le voyageur ou la voyageuse détient un accès privilégié au savoir par ses voyages, et une autorité décuplée par sa position, qui est, sinon unique, exceptionnelle (et souvent opposée dans ses écrits à celle des *armchair travellers*⁹). Ce déplacement physique du corps donne lieu à un changement de point de vue littéral. Le voyage fait entrer les voyageurs en contact avec d'autres mondes et modes de vie, avec un ailleurs qu'ils jugent à l'aune de l'ici quitté, leur regard étant encore filtré par leur pays d'origine.

Mais le voyage et le récit produit tout au long de celui-ci invitent aussi à penser l'ici, le pays quitté et l'ici du lectorat du voyageur, à travers l'ailleurs. Par cette réflexivité et ce jeu de miroirs, le récit de voyage, genre littéraire au potentiel subversif fort, porte autant sur le pays natal que sur l'étranger. Dans le cas de Jameson, c'est à travers la façon dont elle commente les us et coutumes indiens que cette dialectique est mise au service d'un argumentaire en faveur des droits des femmes. Elle opère ainsi une série de retournements, tous articulés autour de la notion d'identité collective. L'entreprise de redéfinition identitaire à laquelle Jameson se livre tout au long de *Winter Studies and Summer Rambles*, et qui s'articule au croisement de l'individuel et du collectif, du personnel et du politique,

9 Les *armchair travellers* sont ces voyageurs par procuration qui voyagent depuis leur fauteuil en lisant des récits de voyage. Pierre Bayard utilise en français l'expression « voyageurs casaniers » (Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2012, p. 15.)

s'ancre plus particulièrement ici dans l'intersection des identités genrée et nationale. C'est la question du positionnement par rapport à l'autre qui est mise en avant, ainsi que la relativité des jugements et des étiquettes de « barbare » ou « civilisé ». La porosité des identités du même et de l'autre que Jameson révèle sert à souligner une différence qui semble, elle, irréductible, celle entre les hommes et les femmes, entre le masculin et le féminin. La portée du genre s'exprime à la fois dans la perspective de celui qui observe et dans l'altérité commentée. Jameson dénonce le point de vue ethnocentrique de ses homologues masculins et propose ainsi une nouvelle perspective, un point de vue revendiqué comme féminin, qui donne à voir non plus la situation dégradée des Indiennes, mais celle des Britanniques.

214

C'est à Sault-Sainte-Marie, au cœur de sa percée en terre anichinabée, que Jameson remet en cause la désignation des Indiens comme barbares. Elle pénètre sur ce terrain linguistique et philologique par le biais d'un terrain bel et bien physique, le terrain indien où elle se trouve, prenant soin d'ancrer la discussion théorique et politique qui va suivre dans l'expérience physique du voyage : « George Johnston, au bras duquel je marche (et j'eus beaucoup de difficultés à l'atteindre)¹⁰... » Les remarques qui suivent sont reliées à une expérience qui atteste l'authenticité des propos rapportés, expérience empirique qui est ici littéralement physique, comme le souligne Jameson avec son emploi de l'italique¹¹. Sa discussion avec George Johnston, frère de Mrs. Schoolcraft et Mrs. McMurray, porte sur les pratiques guerrières des Indiens, puis sur le fait que les femmes et les enfants ne sont pas épargnés dans la bataille, et enfin sur la prise de scalps. Cet échange entre Jameson et un homme sur ces sujets, tout comme sa transcription dans le récit, se trouve justifié et légitimé par sa portée ethnographique. Une fois les différents modes de guerre indiens énumérés émerge une différence de taille, inattendue, avec les Européens :

10 « George Johnston, on whose arm I am leaning, (and I had much to do to reach it)... » (WSSR, p. 493).

11 Voir Michel de Certeau, « Montaigne : "Des cannibales" », *Le Lieu de l'Autre. Histoire religieuse et mystique*, éd. Luce Giard, Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, 2005, p. 249-261, ici p. 256.

Mais l'outrage à la chasteté des femmes est absolument inconnu, quel que soit le degré d'excitation furieuse.

Ce respect pour l'honneur féminin vous rappellera les Germains, tels que décrits par Jules César : il compare avec quelque surprise leur retenue à la conduite diamétralement opposée des Romains ; et même à ce jour, si mon souvenir est bon, l'histoire de nos guerres et sièges européens confirmera cette ancienne distinction caractéristique entre les nations latines et teutoniques. N'ai-je pas raison ?

Pour en revenir aux Indiens. Après m'avoir donné quelques autres renseignements, qui me donnèrent un meilleur aperçu de leurs idées et sentiments sur ces points que j'en avais jamais eu, ma source ajouta doucement : « C'est un sujet favori et constant de critiques envers les Indiens – la barbarie de cette façon intermittente qu'ils ont de faire la guerre ; mais je pense que plus de femmes et d'enfants ont péri dans *un seul* de vos sièges civilisés, et cela récemment, que durant toute la guerre entre les Chippewas et les Sioux, alors que *celle-ci* dure depuis un siècle »¹².

Les pratiques indiennes et européennes ne sont pas abordées de la même façon par Jameson. Lorsqu'elle aborde les premières, une certitude catégorique caractérise son discours, tandis que dans le cas de l'Europe elle adopte un ton plus prudent, comme l'indiquent la formule « si mon souvenir est bon » et la question rhétorique « N'ai-je pas raison ? ». Mais, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, c'est le comportement des

12 « But outrage against the chastity of women is absolutely unknown under any degree of furious excitement.

This respect for female honour will remind you of the ancient Germans, as described by Julius Caesar: he contrasts in some surprise their forbearance with the very opposite conduct of the Romans; and even down to this present day, if I recollect rightly, the history of our European wars and sieges will bear out this early and characteristic distinction between the Latin and the Teutonic nations. Am I right, or am I not?

To return to the Indians. After telling me some other particulars, which gave me a clearer view of their notions and feelings on these points than I ever had before, my informant mildly added, "It is a constant and favourite subject of reproach against the Indians—this barbarism of their desultory warfare; but I should think more women and children have perished in *one* of your civilised sieges, and that in late times, than during the whole war between the Chippewas and Sioux, and *that* has lasted a century » (WSSR, p. 495).

Européens qui est, avec beaucoup de précautions oratoires, mis en cause. L'expression « ma source », qui évoque à la fois la métaphore du voyageur-espion qui accumule des informations afin d'assurer la domination de son pays et la démarche scientifique, proto-ethnographique dans laquelle Jameson se positionne, lui permet de s'inscrire prudemment dans le discours colonial, qui lui offre une certaine licence. C'est ainsi que Jameson peut mettre en cause l'Europe, car c'est ce discours colonial qui légitime la prise de parole d'une femme sur un sujet politique, et cela parce que les Indiens constituent le sujet premier de la discussion, comme l'indique l'autorité avec laquelle elle commente leur situation. L'autrice met cependant cette autorité au service d'une autre discussion, celle du traitement des femmes en temps de guerre, en Europe et à son époque. Jameson opère un glissement des Indiens aux Romains, puis des Romains à ses contemporains. L'expression « pour en revenir aux Indiens » souligne d'ailleurs ce glissement et indique qu'il y a bien eu un décrochage. Ainsi, cette formulation présente sa comparaison avec l'Europe comme une simple digression, alors qu'en réalité ses pensées semblent constamment préoccupées par la Grande-Bretagne, comme la philippique qui suit le montre.

Si Jameson fait parfois montre de jugements racistes à l'emporte-pièce, véhiculant les clichés coloniaux habituels sur les Indiens, elle émet davantage de réserves dans ce passage où elle compare les modes de guerre des Indiens et des Européens. Elle s'engage ici dans une discussion théorique. Ses conclusions ne procèdent donc pas d'une expérience de première main, malgré ce qu'elle suggère au début de la scène, et elle aborde en outre un sujet habituellement réservé aux hommes. Sa prise de parole est autorisée par le fait que le sujet est abordé en premier lieu par un homme, qu'elle cite au discours direct, ce qui lui permet de donner du poids à ses mots, tout en prenant ses distances avec eux si nécessaire. La réflexion qui suit est apparemment le fruit de cette remarque, comme le souligne la mise en scène d'une épiphanie, rendue manifeste par le silence que Jameson marque (« je restai silencieuse, car il y a un proverbe sensé qui parle de balayer devant sa porte¹³ »).

13 « I was silent, for there is a sensible proverb about taking care of our own glass windows » (*ibid.*, p. 496).

Quand Jameson reprend la parole, c'est pour proposer une relecture de l'histoire européenne pleine d'ironie, dans laquelle l'opposition binaire traditionnelle entre « nous » et « eux » n'a plus le même sens. C'est désormais le groupe auquel la voyageuse appartient qui est mis à l'index, ou, plutôt, c'est la voyageuse qui a changé de groupe. Jameson conclut une partie de sa démonstration ainsi :

Sincèrement, je ne vois pas en quoi un guerrier indien, brandissant son tomahawk, et couvert du sang de son ennemi, serait beaucoup plus sauvage que le personnage en uniforme rembourré et brodé, à la ceinture étincelante, qui, sans cause ni motif, se vend pour massacrer ou être massacré : l'un scalpe son ennemi, l'autre l'éventre à coup de sabre ; l'un lui fracasse le crâne de son tomahawk, et l'autre le pulvérise d'un boulet de canon : et, pour moi, qui parle au féminin, la différence entre l'un et l'autre est plus petite que la pointe d'une aiguille. Si la guerre est hérétique et barbare, alors la guerre comme science est plus absurde, contre nature, hérétique que ne l'est la guerre comme passion.

Tout cela est peut-être formulé de façon trop emphatique, et un peu exagéré. Dieu me garde de penser à dénigrer les bienfaits de la civilisation ! Je suis une femme, et c'est des progrès de la civilisation uniquement que nous les femmes pouvons attendre d'être libérées de nombreuses douleurs, sanctions, et freins qui pèsent lourdement sur nous aujourd'hui. Et je ne suis pas non plus éprise de la vie sauvage et de tous ses ornements pittoresques et nobles vertus¹⁴.

- 14 « Really, I do not see that an Indian warrior, flourishing his tomahawk, and smeared with his enemy's blood, is so very much a greater savage than the pipe-clayed, padded, embroidered personage, who, without cause and motive, has sold himself to slay or be slain: one scalps his enemy, the other rips him open with a sabre; one smashes his brains with a tomahawk, and the other blows him to atoms with a cannon-ball: and, to me, femininely speaking, there is not a needle's point difference between the one and the other. If war be unchristian and barbarous, then war as a science is more absurd, unnatural, unchristian, than war as a passion. This, perhaps, is putting it all too strongly, and a little exaggerated. God forbid that I should think to disparage the blessings of civilisation! I am a woman, and to the progress of civilisation alone can we women look for release from many pains and penalties and liabilities which now lie heavily upon us. Neither am I greatly in love with savage life, with all its

Jameson revendique sa féminité (« je suis une femme ») et, partant, son point de vue féminin (« je ne vois pas ») et son mode d'expression féminin (« pour moi, qui parle au féminin »). Cette mise en avant de son genre, très habile, est ambiguë : elle peut être comprise comme une concession, et un appel à la bienveillance et à la compréhension de ses lecteurs, ou bien comme la revendication d'un point de vue singulier et original, et donc précieux. En effet, Jameson répond aux attentes des lecteurs concernant son style ; elle satisfait aux stéréotypes du XIX^e siècle concernant l'écriture des femmes : elle emploie une métaphore qui appartient à la sphère du féminin, celle de la broderie, opposant l'aiguille au sabre et au tomahawk. Elle s'inscrit dans le discours de l'émotion, comme le montrent l'exclamative (« God forbid that I should disparage the blessings of civilisation! ») et le choix du vocabulaire (« greatly in love with savage life », par exemple, que nous avons traduit par « éprise de la vie sauvage », qui met l'accent sur le sentimental), discours stéréotypiquement attribué aux femmes au XIX^e siècle. Elle semble également concéder la passivité des femmes et leur attentisme, comme l'indiquent les expressions *look for release* ou *lie heavily upon us*, par exemple. Elle paraît même revenir sur ses propos polémiques lorsqu'elle écrit « tout ceci est peut-être formulé de façon trop emphatique, et un peu exagéré », mis en exergue visuellement, puisque cette rétractation constitue à elle seule un paragraphe. Cette phrase fonctionne ainsi comme un garde-fou. Néanmoins, ce dernier énoncé ne remet pas en cause le propos de Jameson, mais sa forme.

Lorsque Jameson s'inscrit dans la sphère du féminin par la référence à la broderie, elle évoque l'image de Pénélope, la femme qui reste à la maison, dans la sphère du privé, à coudre et à tisser, en attendant le retour de son mari voyageur. Mais c'est elle qui voyage ici. Tout en concédant son genre et son affiliation à la sphère domestique, par la référence à la broderie, Jameson déstabilise les idées reçues. D'une part, elle a quitté cette sphère pour s'aventurer dans un lieu lointain et sauvage, et d'autre part elle participe à un débat habituellement réservé aux hommes. Ce rappel, « I am a woman », constitue d'une certaine façon une autorisation. En écrivant « to

picturesque accompaniments and lofty virtues » (*ibid.*, p. 497). Jameson fait ici référence aux mercenaires allemands.

me, femininely speaking », elle admet sa position extérieure au domaine public et masculin, celui de la guerre, et donc, dans une certaine mesure, son incompétence en tant que femme. Mais en vérité c'est précisément cette position décalée qui lui permet d'exprimer son opinion de la guerre. En se retranchant derrière sa revendication d'un point de vue féminin, elle se défend d'empiéter sur le terrain masculin, tout en pénétrant malgré tout dans un type de discours considéré comme masculin.

Le succès de son entreprise peut se lire dans la critique élogieuse de *Winter Studies and Summer Rambles* publiée dans *The Monthly Review* :

Mrs. Jameson se tient au tout premier rang des autrices vivantes. Ses pouvoirs intellectuels sont de premier ordre. Sa perception est vive et pénétrante, ses observations portent sur une multitude de sujets, et ses réflexions sur le genre humain, la littérature, l'art et la science ont été longuement mûries. C'est en vérité une philosophe, bien qu'il y ait peut-être des symptômes d'idiosyncrasie dans son système. Mais ce que nous admirons en premier lieu dans sa philosophie, c'est qu'elle appartient au cœur tout autant qu'à l'esprit. C'est une femme au sens propre du mot, et cependant nous croyons que ceux qui la décrivent comme possédant un esprit masculin ne sont pas loin du compte¹⁵.

Cette critique illustre les préjugés et les attentes envers les écrits des femmes, qui doivent s'inscrire dans ce qui touche au « cœur ». Il est remarquable que Jameson soit complimentée sur ses qualités intellectuelles, bien que celles-ci relèvent de la sphère du masculin. L'auteur de cette critique ne manque d'ailleurs pas de rappeler à plusieurs reprises que Jameson est bien une femme, si jamais l'on était tenté de l'oublier.

Ce tour de force de Jameson est possible parce qu'elle se réclame de sa féminité et qu'elle justifie ainsi l'apport d'une nouvelle perspective. Il s'agit bien d'ailleurs d'une perspective au sens propre, puisqu'elle écrit « sincèrement, je ne vois pas... ». Jameson, en tant que femme au Canada, a un « surplus de vision¹⁶ ». L'intérêt de ce nouvel éclairage

15 *The Monthly Review*, n° 148, 1839, p. 65-79, ici p. 65.

16 Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale* [1979], trad. Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984, p. 45-46; Michael Holquist, *Dialogism: Bakhtin and His World*, London/New York, Routledge, 1990, p. 35-36.

proposé par Jameson réside également dans le fait de passer de l'absolu au relatif, passage déjà amorcé par la comparaison des Indiens aux Européens, impliquant que l'appréciation du niveau de sauvagerie des Indiens dépend de la mise en regard avec les Européens¹⁷. La définition du monde dépend de l'endroit d'où il est perçu, de par qui il est perçu, et la femme qui voyage a donc un surplus de vision pertinent.

De plus, Jameson déconstruit l'opposition binaire traditionnelle entre « eux » et « nous ». Elle l'élabore tout au long de sa démonstration pour mieux la rendre caduque, en passant de la division *we/they* à une catégorisation plus floue, *one/the other*, avant d'estimer que les deux groupes sont identiques, qu'aucun n'est civilisé. Puis, elle amalgame discours masculin et discours féminin. Si la voyageuse s'inscrit dans le discours de l'émotion, stigmatisé comme féminin, elle n'en est pas moins capable de produire une démonstration construite et raisonnée, supposément apanage du discours masculin, comme l'indique cette déduction en deux temps : « Si la guerre est hérétique et barbare, alors la guerre comme science est plus absurde, contre nature, hérétique que ne l'est la guerre comme passion. » Les Indiens, qui pratiquent la guerre avec passion, se situent dans le même mode d'expression que les femmes, dont le discours est cantonné à cette même passion. Ce mode est prêté à ces deux groupes marginalisés par le discours normatif dont Jameson se fait ailleurs le porte-voix. Mais c'est bien la passion qui est déclarée maîtresse ici : dans le jugement de Jameson, c'est la science le pire des maux, lorsqu'il s'agit de la guerre ; et, dans son discours, c'est sous couvert d'émotion qu'elle peut émettre ses jugements. Jameson réhabilite ainsi l'émotion, mode considéré comme féminin par excellence.

17 Ce passage n'est pas sans rappeler le célèbre chapitre « Des cannibales » des *Essais* (1580-1588), dans lequel Montaigne écrit : « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. » Après avoir adopté le point de vue d'Indiens, Montaigne voit la société française à travers leurs yeux : « [les Indiens] avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté, et trouvaient étrange comme ces moitiés-ci nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. » (Michel de Montaigne, *Essais*, éd. Pierre Villey, Paris, PUF, 1990, t. I, p. 210 et 214).

DES VOYAGEURS ET DES INDIENNES

Dans la dernière partie de *Winter Studies and Summer Rambles* (les deux cents dernières pages à peu près), en raison de ses séjours à Mackinac, Sault-Sainte-Marie et Manitoulin, et de sa proximité avec les Indiens, Jameson livre pêle-mêle des observations directes, relevant du récit, et des renseignements plus généraux sur le mode de vie des Indiens, relevant de la proto-ethnologie. Ces remarques, qui s'apparentent au tableau, se concentrent très vite sur la situation des Indiennes. À partir de notes prises à Mackinac à la suite de discussions avec Mrs. Schoolcraft, Jameson évoque les pratiques conjugales indiennes :

J'ai entendu parler du cas d'une femme qui ne s'était jamais mariée, par choix, et non par accident ou nécessité. À la suite d'un rêve qu'elle avait fait dans son enfance (les Indiens sont de grands rêveurs), non seulement elle considérait le soleil comme son manitou ou son esprit tutélaire (c'était un cas fréquent), mais elle se considérait comme particulièrement vouée, en fait mariée, à l'astre. Elle vivait seule ; elle s'était construit un wigwam, qui était particulièrement propre et spacieux ; elle savait utiliser un fusil, chasser, et elle se procurait elle-même nourriture et vêtements. Elle avait gravé une représentation grossière du soleil, et l'avait installée dans sa hutte ; la place de l'époux, la meilleure natte, et une part de nourriture étaient toujours offertes à cette image. Elle vécut jusqu'à un âge avancé, et personne ne se mêla jamais de son mode de vie, car cela aurait été contraire à toutes leurs idées de liberté individuelle. À supposer que, selon nos notions européennes des plus respectées, cette pauvre femme eût été brûlée au bûcher, physiquement ou métaphoriquement, ou bannie du village pour avoir dévié de la loi de la coutume, sans aucun doute y aurait-il eu une nouvelle secte dans la nation des Chippewas, un ordre des épouses du soleil, et des vierges vestales chippewas ; mais ces sages gens firent confiance à la nature et au sens commun. Cette vocation ne fut apparemment pas généralement admirée, et ne fit pas d'émules¹⁸.

18 « One instance I heard of a woman who had remained unmarried from choice, not from accident or necessity. In consequence of a dream in early youth, (the Indians are great dreamers), she not only regarded the sun as her manito

Si l'anecdote provient d'une source indienne, la décision de l'inclure dans le récit revient à Jameson. Bien qu'elle remarque à deux reprises qu'il s'agit d'un cas isolé, elle décide de développer cette anecdote (en détaillant l'organisation de la vie de *cette* femme en dépit du fait qu'elle n'est pas représentative des Indiens) qui, ne se prêtant pas à la généralisation, ne présente *a priori* pas d'intérêt ethnologique.

Les formulations de Jameson mettent l'accent sur le fait que cette femme n'est pas un poids pour sa communauté et qu'elle vit de façon autonome. Son habitation est qualifiée de façon positive, et elle-même comme une personne capable. Cet exemple fournit l'occasion à Jameson de faire à nouveau une comparaison avec l'Europe. La référence au bûcher évoque la figure de la sorcière et des pratiques d'un autre temps, même si le commentaire « physiquement ou métaphoriquement » indique que la pratique de diabolisation des femmes est toujours d'actualité, et que sa nouvelle forme n'est pas moins néfaste. L'emploi du verbe *dévier* rappelle l'existence d'un droit chemin duquel il ne faut pas s'écarter, identifié ici comme « la loi de la coutume », qui n'est donc pas celle de la nature.

La conclusion ambivalente suggère que la mise à mort de cette femme, suscitant des vocations, aurait eu l'effet inverse de celui qui était recherché. Jameson suggère que les Chippewas ont eu raison d'agir comme ils l'ont fait, car c'est en ne faisant rien que ce mouvement (inexistant) s'est essoufflé de lui-même. Son argument semble ainsi être que, pour le bien de la société, il est

or tutelary spirit, (this had been a common case), but considered herself especially dedicated, or in fact married, to the luminary. She lived alone; she had built a wigwam for herself, which was remarkably neat and commodious; she could use a rifle, hunt, and provided herself with food and clothing. She had carved a rude image of the sun, and set it up in her lodge; the husband's place, the best mat, and a portion of food, were always appropriated to this image. She lived to a great age, and no one ever interfered with her mode of life, for that would have been contrary to all their ideas of individual freedom. Suppose that, according to our most approved European notions, the poor woman had been burnt at the stake, corporeally or metaphorically, or hunted beyond the pale of the village, for deviating from the law of custom, no doubt there would have been directly a new sect in the nation of the Chippewas, an order of *wives of the sun*, and Chippewa vestal virgins; but these wise people trusted to nature and common sense. The vocation apparently was not generally admired, and found no imitators » (WSSR, p. 425).

préférable de laisser chacune faire ce qu'elle veut. Il serait tentant de lire cet exemple à la lumière de la situation personnelle de Jameson et d'interpréter ce passage comme une argumentation en faveur de son indépendance, mais il est peut-être plus intéressant de remarquer qu'elle ne transpose pas tout à fait la situation en Europe : elle pose la même situation, toujours au Canada, mais jugée selon les perspectives européennes. Elle adopte ainsi un point de vue habituel des voyageurs, qui consistait à juger les relations entre les sexes à l'aune des critères britanniques¹⁹. Ce faisant, Jameson met en évidence cette pratique discursive ethnocentrique et renverse les perspectives, puisque cette perception de la vie indienne à travers le prisme européen donne cette fois raison aux Indiens. Ce procédé amorce la dénonciation qui va suivre de la propension des Européens à juger les Premières Nations à l'aune de leur propre société.

Quelques pages plus loin, Jameson remet en cause le portrait, précisément issu de cette pratique, de l'Indienne traditionnellement peint par les Européens : « D'après tout ce que je vois et entends, il me faut douter que la squaw indienne soit cette esclave absolue, cette bête de somme et personne insignifiante de la communauté qu'on a décrite. C'est un despote dans sa hutte, et tout ce que celle-ci contient lui appartient ; elle dispose même de manière absolue du gibier que son mari tue²⁰. » Le propos est prudemment relié à la situation d'observation et d'inscription de Jameson (« tout ce que je vois et entends », « qui m'entourent », plus loin « je parle seulement des choses qui sont portées à mon attention et mon observation directes ») et, partant, à l'autorité qui en découle. La circonscription de son propos à des nations indiennes précises constitue en outre une précaution oratoire habituelle des voyageurs pour expliquer la particularité de leur témoignage²¹. Jameson introduit en creux la

19 Kate Flint, *The Transatlantic Indian*, *op. cit.*, p. 175.

20 « I shall doubt, from all I see and hear, that the Indian squaw is that absolute slave, drudge, and non-entity in the community, which she has been described. She is despotic in her lodge, and everything it contains is hers; even of the game her husband kills, she has the uncontrolled disposal » (WSSR, p. 427).

21 Gordon Sayre, *Les Sauvages Américains: Representations of Native Americans in French and English Colonial Literature*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1997, p. 105.

9. Sans titre [femme indienne]

notion de relativité, puisqu'elle remet en cause la vision de l'Indienne fondée sur des critères européens véhiculée jusqu'à présent. L'emploi de la voix passive en anglais (« which she has been described » que nous traduisons par la forme impersonnelle « qu'on a décrite ») permet fort à propos de ne pas identifier précisément les sources de cette vision (elles le seront néanmoins plus loin dans le récit : « ces messieurs voyageurs »). L'emploi de deux images antithétiques, celles de l'esclave et du despote,

souligne le renversement du stéréotype auquel Jameson procède. En outre, elle met en avant la propriété de l'Indienne mariée, à une époque où les femmes britanniques mariées ne possèdent rien en leur nom, et où leur « "non-existence" juridique [leur] laissait fort peu de droits, leur situation s'apparentant, selon un article de 1856, au rapport entre "maître et serf"²² ». Ce droit à la propriété des Indiennes est d'ailleurs mentionné de nouveau quelques pages plus loin²³.

Bien qu'à aucun moment la Grande-Bretagne ne soit mentionnée, ces informations sur les us et coutumes des Indiennes ne pouvaient manquer de susciter une comparaison implicite avec la situation juridique des femmes britanniques à la même époque. Jameson poursuit son précis proto-ethnographique en mettant l'accent sur le droit inaliénable des mères indiennes à la garde de leur enfant :

Si de déplaisir, satiété ou pour toute autre raison un homme renvoie sa femme, elle retourne dans sa famille, et emmène invariablement les enfants avec elle. Le droit inaliénable de la mère sur sa progéniture est consacré par la loi indienne; ou plutôt, la notion inverse ne semble pas leur avoir effleuré l'esprit. Une veuve reste soumise à la famille de son mari pendant deux ans après la mort de celui-ci; c'est la période de deuil convenable. À la fin de ces deux années, elle rend quelques-uns des cadeaux que feu son mari lui avait faits, retourne dans sa propre famille, et peut se marier à nouveau.

Vous comprendrez que ces renseignements, et d'autres qui pourraient suivre, concernent les Chippewas et les Ottawas qui m'entourent; d'autres tribus ont d'autres coutumes. Je parle seulement des choses qui sont portées à mon attention et mon observation directes²⁴.

22 Neil Davie, *L'Évolution de la condition féminine en Grande-Bretagne à travers les textes juridiques fondamentaux de 1830 à 1975*, Lyon, ENS éditions, 2011, p. 16.

23 WSSR, p. 561.

24 « If from displeasure, satiety, or any other cause, a man sends his wife away, she goes back to her relations, and invariably takes her children with her. The indefeasible right of the mother to her offspring is Indian law, or rather, the contrary notion does not seem to have entered their minds. A widow remains subject to her husband's relations for two years after his death; this is the decent period of mourning. At the end of the two years, she returns some of the presents made to her by her late husband, goes back to her own relatives, and may marry again.

En Angleterre au même moment, Caroline Norton se battait pour obtenir la garde de ses enfants, et le Custody of Infants Act, la loi qui autorisa une mère à demander la garde de son enfant jusqu'à ses 7 ans et un droit de visite par la suite, ne fut voté qu'un an après la publication de *Winter Studies and Summer Rambles*. Ce sous-texte ne pouvait échapper aux contemporains de Jameson, qui opère encore une fois un renversement, certes implicite, par lequel c'est la Grande-Bretagne qui est jugée au prisme des coutumes indiennes.

226

Le tour d'horizon de la situation des femmes dans la société anichinabée se poursuit avec la mention d'une veuve qui prit les armes à la suite de son mari. Dans *Transatlantic Indians*, Kate Flint souligne le caractère inédit de cette anecdote²⁵, qui trahit l'intérêt particulier de Jameson pour les femmes et leurs conditions de vie. Après avoir ajouté que les Indiennes héroïques « ne sont pas rares », Jameson met également en avant la participation des femmes à la vie publique en notant qu'elles peuvent désormais participer aux conseils. Sans faire de commentaires, simplement en rapportant des faits d'habitude passés sous silence, Jameson montre que certaines Indiennes ont accès à des domaines qui sont exclusivement masculins chez les Britanniques.

Même les remarques proto-ethnographiques d'ordre linguistique servent à appuyer la démonstration implicite de Jameson :

Ce qui est assez curieux, c'est que le nom commun ou le nom propre peuvent être conjugués comme un verbe : le mot « homme », par exemple, peut être modifié pour exprimer, je *suis* un homme, tu *es* un homme, il *est* un homme, j'*étais* un homme, je *serai* un homme, et ainsi de suite ; et le mot « mari » peut être modifié ainsi pour signifier d'un changement de syllabe, j'*ai* un mari ou je *n'ai pas* de mari²⁶.

You will understand that these particulars, and others which may follow, apply to the Chippewas and the Ottawas around me; other tribes have other customs. I speak merely of those things which are brought under my own immediate observation and attention » (*ibid.*, p. 428).

25 Kate Flint, *The Transatlantic Indian*, *op. cit.*, p. 175.

26 « What is curious enough is, that the noun or name can be conjugated like a verb: the word *man*, for instance, can be inflected to express, I *am* a man, thou *art* a man, he *is* a man, I *was* a man, I *will be* a man, and so forth; and

L'exemple choisi pour illustrer le propos est saisissant : « *j'ai* un mari ou *je n'ai pas* de mari », et « *je suis* un homme », ce qui, dans la bouche de Jameson, suggère son contraire implicite, « *je ne suis pas* un homme ». Il rappelle la situation personnelle de Jameson, à la fois mariée et séparée, dont le voyage va concourir à la faire passer durablement d'un état à l'autre. Enfin, cet exemple suggère la force du langage, avec l'importance de la prononciation dans l'élaboration du sens, et fait peut-être ainsi allusion à ses possibilités performatives. Alors qu'en général on commence par ne pas avoir de mari, avant d'en prendre un, on notera que Jameson dit ici « *j'ai* un mari » puis « *je n'ai pas* de mari », semblant presque passer d'un état à l'autre par un acte de parole.

Par la suite, après avoir expliqué la répartition des rôles entre mari et femme au sein du foyer indien, Jameson introduit l'idée qu'il faut envisager cette question en faisant preuve de relativisme culturel, même si elle n'emploie bien sûr pas l'expression. Elle se moque ainsi de ceux qui évalueraient les fonctions de chasseur du mari au prisme des pratiques britanniques :

Quand on dit, en termes généraux, que les hommes ne font rien d'autre que *chasser* à longueur de temps, pendant que les femmes se livrent à un *labeur* perpétuel, je suppose que cela suggère aux lecteurs civilisés l'idée d'un groupe de messieurs à Melton, ou une assemblée des chiens de chasse de Mr. Meynell ; ou tout au plus une excursion de chasse au cerf dans les Highlands, une sortie de vacances, pendant que les femmes, pauvres âmes !, doivent rester à la maison et coudre, et tisser, et cuisiner les victuailles. Mais quelle est la vie du chasseur indien²⁷ ?

the word husband can be so inflected as to signify by a change of syllables, *I have a husband*, and *I have not a husband* » (WSSR, p. 431).

27 « When it is said, in general terms, that the men do nothing but *hunt* all day, while the women are engaged in perpetual *toil*, I suppose this suggests to civilised readers the idea of a party of gentlemen at Melton, or a turnout of Mr. Meynell's hounds;—or at most a deer-stalking excursion to the Highlands—a holiday affair;—while the women, poor souls! must sit at home and sew, and spin, and cook victuals. But what is the life of an Indian hunter? » (*ibid.*, p. 556-557).

Dans une certaine mesure, Jameson dénonce l'ethnocentrisme des Européens, qui « consiste à ériger, de manière induite, les valeurs propres à la société à laquelle [ils] apparten[nent] en valeurs universelles²⁸ ». Elle enjoint à sa narrataire de comparer les situations respectives des femmes indiennes et européennes, et c'est alors une autre différence qui se fait jour, une différence parmi les Européennes elles-mêmes :

Alors, lorsque nous disons que les femmes sont réduites à l'état de *bêtes de somme*, nous devons relever la division égale du travail ; il n'y a pas de classe de femmes privilégiées qui ne font rien pendant que les autres travaillent. Chaque squaw fabrique les vêtements, les nattes, les mocassins et fait bouillir l'eau pour sa propre famille. Comparez sa vie avec le loisir raffiné d'une femme élégante dans les plus hautes classes sociales de notre société, et alors elle apparaît misérable et pitoyable ; mais comparez sa vie à celle d'une servante de n'importe quel secteur, ou d'une fille d'usine – là, j'affirme que la situation de la squaw est confortable en comparaison, rendue digne par ses sentiments domestiques et par son égalité avec toutes celles qui l'entourent. Que les femmes doivent être exemptées de travail en raison de leur sexe et en tant que *femmes*, je peux le comprendre, bien que je ne pense pas que cela soit raisonnable ; mais s'il s'agit simplement d'un privilège de position sociale, et réservé à un certain groupe, pendant que la grande pénalité primitive est multipliée par deux pour le reste, alors je ne vois pas où se trouvent la grande galanterie et la cohérence de notre monde chrétien, ni quel droit nous avons de mépriser la barbarie des sauvages indiens qui font de leurs femmes des *bêtes de somme*²⁹.

28 Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 21.

29 « Then, when we speak of the *drudgery* of the women, we must note the equal division of labour; there is no class of women privileged to sit still while others work. [...] Compare her life with the refined leisure of an elegant woman in the higher classes of our society, and it is wretched and abject; but compare her life with that of a servant-maid of all work, or a factory girl,—I do say that the condition of the squaw is gracious in comparison, dignified by her domestic feelings, and by equality with all around her. If women are to be exempted from toil in reverence to the sex, and as *women*, I can understand this, though I think it unreasonable; but if it be merely a privilege of station, and confined to a certain set, while the great primeval penalty is doubled on

L'argumentation de Jameson, construite sur des oppositions, reste prudente grâce à la formulation d'hypothèses, mais sa prise de position est néanmoins soulignée par « j'affirme ». L'utilisation du verbe *voir*, d'usage courant, pour introduire son point de vue, instaure un parallèle avec la situation d'observation coloniale dans laquelle la voyageuse se trouve, où c'est la vision qui fait autorité (« je l'ai vu de mes yeux »), ainsi qu'avec sa perception enrichie d'une question sociale en Grande-Bretagne. La répétition du verbe *comparer* à l'impératif rappelle par ailleurs la vocation didactique du récit. C'est bien là le mot clé de ce passage, qui s'articule autour du procédé de la comparaison : l'étude du mode de vie des Indiennes permet à Jameson de mieux évaluer celui des Britanniques. Le renversement amorcé par le premier exemple étudié, qui mettait simplement le doigt sur la perspective ethnocentrique des Européens, est à présent total. Cette démonstration est exceptionnelle à l'époque, en ce que Jameson prend en considération les différentes classes sociales³⁰. C'est là un de ces « symptômes d'idiosyncrasie » que le critique de la *Monthly Review* évoquait. Cette mention des inégalités entre les femmes selon leurs classes sociales illustre à quel point le propos de Jameson s'est déporté du Canada et des Indiens vers le Royaume-Uni.

« TO RETURN » : L'ART DE DIGRESSER

Au Canada, Jameson peut revenir sur la situation britannique et profiter de la liberté de parole que le récit de voyage lui accorde. Sous couvert de parler des Indiens, elle aborde des sujets subversifs. Les préoccupations de Jameson à propos des droits des Européennes s'expriment à travers sa discussion des droits des Indiennes : elle ne mentionne l'Europe et la Grande-Bretagne qu'en passant. L'emploi répété de la formule *to return*

the rest, then I do not see where is the great gallantry and consistency of this our Christendom, nor what right we have to look down upon the barbarism of the Indian savages who make *drudges* of their women » (WSSR, p. 559-560).

30 John Killham, « The Feminist Controversy in England prior to 'The Princess'—I », dans *Tennyson and the Princess: Reflections of an Age*, London, The Athlone Press, 1958, p. 86-119, ici p. 116.

souligne la multiplicité des digressions auxquelles la voyageuse se livre³¹. Mais ces digressions, littéralement des pas de côté qui font s'éloigner la voyageuse du chemin droit et direct, constituent en réalité le cœur des préoccupations de Jameson. Ce mouvement entre un sujet manifeste et un sujet latent ressemble à celui du « déplacement » qui s'opère, selon Sigmund Freud, lors du rêve, et qui répond à une forme de censure³². Le déplacement de Jameson au Canada s'accompagne d'un transfert par lequel l'Indienne fonctionne comme un substitut pour l'Anglaise³³.

Légitimée par les Indiens et sa présence auprès d'eux, Jameson prend la parole sur des sujets qui lui sont d'ordinaire interdits. Elle se saisit de cette opportunité pour s'attaquer au discours des voyageurs européens :

230

Encore un mot avant de quitter mes Indiens.

Il y a un sujet sur lequel tous les voyageurs de ces régions – tous ceux qui ont traité des coutumes et modes de vie des tribus du Nord-Ouest – ont l'habitude de discourir avec grande éloquence et indignation ; un sujet qu'ils pensent, en raison de la galanterie et de la chevalerie de la chrétienté, leur revenir de dénoncer comme constituant la vraie marque qui permet de distinguer la sauvagerie de la civilisation : je veux dire le traitement et la situation de leurs femmes. Les femmes, disent-ils, sont « des servantes » ,

31 Jameson emploie cette expression courante au XIX^e siècle à de nombreuses reprises en quelques pages.

32 Jameson apparente en outre à plusieurs reprises son expérience canadienne à un rêve : « a kind of dreamy fascination » (WSSR, p. 58), « more like a fever dream than a reality » (*ibid.*, p. 59), « as in a dream » (*ibid.*, p. 216), « I [...] began to think I was already dreaming » (*ibid.*, p. 396), « some dream out of fairy land » (*ibid.*, p. 399).

33 Selon la théorie freudienne, « lors de la formation du rêve, [les] éléments essentiels, accentués par un intérêt intense, peuvent être traités comme s'ils étaient de moindre valeur, cependant qu'à leur place pénètrent dans le rêve d'autres éléments qui dans les pensées du rêve étaient certainement de valeur moindre » (Sigmund Freud, *L'Interprétation du rêve* [1900], trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 312). Brigitte Georgi-Findlay note par ailleurs que si, dans les récits de femmes, les Indiens sont d'abord vus comme des corps, les Indiennes, elles, servent principalement de métaphores pour débattre des droits des femmes (Brigitte Georgi-Findlay, *The Frontiers of Women's Writing: Women's Narratives and the Rhetoric of Westward Expansion*, Tucson, The University of Arizona Press, 1996, p. 63).

« des esclaves », « des bêtes de somme », des victimes, des martyres, misérables, dégradées, opprimées ; ils disent que non seulement les charges de la domesticité et de la maternité, mais aussi les charges et travaux propres aux hommes leur incombent ; et ils semblent considérer qu'aucune expression de désapprobation, ou même d'exécration n'est trop forte à cette occasion ; et si l'un d'eux était enclin à modifier ces objurgations, ou à excuser ou atténuer les faits, il pourrait bien craindre que la publication de telles opinions ne l'expose à se faire arracher les yeux (métaphoriquement), ou à subir, dans toutes les coteries de femmes, dans toutes les recensions, le sort d'Orphée ou de Penthée³⁴.

Comme l'expression *to return*, l'entrée en matière tend à minimiser la prise de parole de Jameson et la portée de ses propos. L'expression « encore un mot » suggère que ces remarques seront brèves, et « avant de quitter mes Indiens » qu'elles leur seront liées thématiquement et spatialement. Ce ne sera pas le cas. L'expérience de Jameson et sa proximité avec les Indiens la revêtent de l'autorité nécessaire pour débattre avec d'autres voyageurs, ou plus précisément avec tous les autres voyageurs, y compris ceux à qui elle ne pourrait d'ordinaire pas s'adresser. Même s'ils ne sont pas pour le moment identifiés clairement comme tels, ces voyageurs sont masculins, comme les termes *galanterie* et *chevalerie* le suggèrent. C'est de leur discours qu'il est

34 « Yet a word more before I leave my Indians.

There is one subject on which all travellers in these regions—all who have treated of the manners and modes of life of the north-west tribes, are accustomed to expatiate with great eloquence and indignation, which they think it incumbent on the gallantry and chivalry of Christendom to denounce as constituting the true badge and distinction of barbarism and heathenism, opposed to civilisation and Christianity:—I mean the treatment and condition of their women. The women, they say, are “drudges”, “slaves”, “beasts of burden”, victims, martyrs, degraded, abject, oppressed; that not only the cares of the household and maternity, but the cares and labours proper to the men, fall upon them; and they seem to consider no expression of disapprobation, and even abhorrence, too strong for the occasion; and if there be any who should feel inclined to modify such objurgations, or speak in excuse or mitigation of the fact, he might well fear that the publication of such opinions would expose him to have his eyes scratched out, (metaphorically), or die, in every female coterie, in every review, the death of Orpheus or Pentheus » (WSSR, p. 555-556).

question, comme l'indiquent la répétition de *disent-ils*, l'analyse de leur mode d'expression (« discourir avec grande éloquence et indignation ») et l'énumération des différentes appellations par lesquelles ils désignent les Indiennes.

La répartition des rôles entre les hommes et les femmes chez les Premières Nations était particulièrement critiquée par les voyageurs masculins³⁵. Jameson prétend qu'il est impossible à un voyageur de nuancer ce portrait de l'Indienne sous peine d'être énucléé, et les deux mythes auxquels elle fait référence, celui d'Orphée et celui de Penthée, ont en commun de se conclure par la mort des héros aux mains de femmes enragées. Le mythe de Penthée est d'autant plus intéressant qu'il met en scène le travestissement du héros avant sa mise à mort. Jameson signifierait-elle par ces références qu'il n'appartient pas aux hommes de parler au nom des femmes ? Cela lui permet de justifier sa prise de parole, en prétendant les protéger et dire ce qu'ils souhaiteraient, mais ne peuvent dire. C'est un renversement intéressant, puisqu'elle identifie les foules assassines comme féminines, quand c'étaient plutôt les écrits des femmes qui étaient soumis au regard critique des hommes.

232

Parlant au féminin, Jameson peut s'aventurer là où les voyageurs ne peuvent aller et, de nouveau, elle revendique la singularité et la pertinence de son point de vue : « Heureusement, je n'ai pas à courir ce risque. Que mon esprit de femme m'assiste ici aussi bien que ma féminité, et je vais, comme disent les Indiens, “vous dire un morceau de mon esprit” et vous présenter le sujet sous un autre angle³⁶. » La discussion de la situation des Indiennes lui permet d'entrer dans une « zone de contact » d'ordre littéraire, où elle entraîne avec elle sa narrataire (« vous »). Les Indiennes deviennent un argument qui permet à la voyageuse d'intégrer un discours

35 Kate Flint, *The Transatlantic Indian*, *op. cit.*, p. 86. Cette posture n'est pas sans rappeler l'attitude critiquée par Gayatri Spivak dans sa célèbre formule « white men saving brown women from brown men » (G. Spivak, « Can the Subaltern Speak? », dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg [dir.], *Marxism and the Interpretation of Culture*, Basingstoke, Macmillan, 1988, p. 271-313).

36 « Luckily I have no such risk to run. Let but my woman's wit bestead me here as much as my womanhood, and I will, as the Indians say, “tell you a piece of my mind” and place the matter before you in another point of view » (WSSR, p. 556).

traditionnellement réservé aux hommes et de se trouver en contact non plus avec les Indiens, mais avec ses homologues masculins :

Sur un aspect de la question, tous ces messieurs voyageurs ont raison : ils ont raison dans leur estimation de la situation des squaws indiennes : ce sont *bel et bien* des bêtes de somme, des esclaves ; et ils ont raison d'être de l'opinion que la situation des femmes dans n'importe quelle communauté permet de mesurer l'avancement moral et intellectuel de la civilisation dans cette communauté [...]. Mais il m'apparaît que la femme parmi ces Indiens occupe sa place naturelle relativement à l'état de l'homme et à l'état de la société ; et on ne peut pas dire la même chose de toutes les sociétés³⁷.

Les concessions de Jameson, soulignées par la répétition anaphorique de « ils ont raison », servent à lui ménager une place dans le débat pour ensuite suggérer des amendements. Ces concessions sont à lire avec circonspection, puisque la comparaison implicite des situations juridiques des Indiennes et des Britanniques statue en faveur des premières.

C'est à nouveau l'expression *to return* qui signale le va-et-vient intellectuel de Jameson entre les Indiens et les Britanniques dans sa discussion des inégalités de classe entre les femmes, inégalités creusées par les hommes. Mais l'expression n'est plus suivie de *to the Indians* (traduit par « pour en revenir aux Indiens »), comme précédemment, car Jameson n'en revient pas aux Indiens, mais à son sujet véritable : la situation des femmes, plus particulièrement celle des Britanniques :

Mais pour revenir au sujet. Nous nous glorifions également d'être supérieurs aux sauvages indiens sur ce point parce que nous accordons une bien plus grande valeur à la chasteté des femmes. On nous dit (avec horreur) que parmi certaines tribus du Nord-Ouest l'homme offre sa femme ou sa sœur, sans réticence, à son invité, pour satisfaire au devoir d'hospitalité ; et cela est, en

37 « Under one aspect of the question, all these gentlemen travellers are right: they are right in their estimate of the condition of the Indian squaws—they are drudges, slaves: and they are right in the opinion that the condition of the women in any community is a test of the advance of moral and intellectual civilisation in that community [...]. But it does appear to me that the woman among these Indians holds her true natural position relatively to the state of the man and the state of society; and this cannot be said of all societies » (*ibid.*).

vérité, *barbare* ! La brutalité sans cœur d'un côté et l'indifférence sans honte de l'autre pourraient bien flétrir le cœur d'une femme. Mais quel droit les *hommes* civilisés ont-ils de s'exclamer, et de prendre un air sublime et suffisant sur le sujet ? S'ils n'imitent pas exactement cette pratique des Indiens, ils gratifient en fait à peu de frais leur révérence excessive et jalouse pour la vertu des femmes. Si la chasteté des femmes est une vertu, respectable en soi aux yeux de la communauté, très bien ; s'il ne s'agit que d'une question de pragmatisme, valorisée seulement en tant qu'elle affecte la propriété, protégée par les hommes seulement tant qu'elle touche à leur honneur – en ce qui concerne le nôtre, une plaisanterie –, si cela est le credo masculin du bien et du mal – le *fiat* promulgué par nos seigneurs et nos maîtres –, alors j'aurais tendance à répondre, comme la jeune fille française répondit au prince de Conti : « Pour Dieu ! Monseigneur, Votre Altesse Royale est par trop insolente ! » Il n'existe pas de femme, digne de ce nom, dont les joues ne brûlent pas de honte et d'indignation à cette pensée.

Des femmes telles que ces pauvres créatures perverses et sacrifiées qui hantent nos rues, ou mènent des vies coupables dans une splendeur somptueuse, sont complètement inconnues parmi les Indiens³⁸.

38 « But to return. Another boast over the Indian savages in this respect is, that we set a much higher value on the chastity of women. We are told (with horror) that among some of the north-west tribes the man offers his wife or sister, nothing loth, to his guest, as a part of the duty of hospitality; and this is, in truth, *barbarism!*—the heartless brutality on one side, and the shameless indifference on the other, may well make a woman's heart shrink within her. But what right have civilised *men* to exclaim, and look sublime and self-complacent about the matter? If they do not exactly imitate this fashion of the Indians, their exceeding and jealous reverence for the virtue of women is really indulged at a very cheap rate to themselves. If the chastity of women be a virtue, and respectable in the eyes of the community for its own sake, well and good; if it be a mere matter of expediency, and valuable only as it affects property, guarded by men just as far as it concerns their honour—as far as regards ours, a jest,—if this be the masculine creed of right and wrong—the *fiat* promulgated by our lords and masters, then I should be inclined to answer, as the French girl answered the Prince de Conti, “Pour Dieu ! Monseigneur, Votre Altesse Royale est par trop insolente !” There is no woman, worthy the name, whose cheek does not burn in shame and indignation at the thought.

De nombreuses marques rhétoriques émaillent ce passage, attirant l'attention sur l'importance du discours et de sa construction : l'ajout entre parenthèses du ton sur lequel la critique des Indiens est prononcée – « (avec horreur) » – suggère avec humour l'artificialité de la réaction, et son hypocrisie. La discussion porte, plutôt que sur la réalité des faits, sur le discours, et plus précisément sur le jugement que les Européens portent sur les Indiens. Évoquée sans être nommée, la prostitution est une fois de plus dénoncée ; Jameson la « défamiliarise » pour son lectorat en montrant du doigt son absence chez les Indiens³⁹. Ce sont les pratiques européennes qui sont à présent jugées à l'aune de la culture indienne : identifier le barbare n'est plus si aisé.

Enfin, Jameson dénonce la responsabilité des Occidentaux dans la situation des Indiennes qu'ils critiquent tant. En transformant l'économie locale, ils ont rendu les Indiens dépendants de produits manufacturés que ceux-ci ne peuvent produire eux-mêmes. Or, les seules choses que les Indiens aient à offrir en retour sont des fourrures, dont l'obtention relève exclusivement du domaine masculin. Jameson prend pour prétexte la situation de dépendance des Indiens pour introduire une comparaison explicite avec son pays, et plus particulièrement avec la situation des femmes :

Cependant il semblerait que nous-mêmes nous émergions seulement d'un état similaire, quoique sous une forme différente. Jusqu'à ces dernières années, il n'y avait pour les femmes pas de profession par laquelle elles pussent gagner une subsistance, excepté la servitude sous une forme ou une autre. Le changement qui a eu lieu dans ce domaine est l'un des signes les plus frappants et intéressants de l'époque dans laquelle nous vivons.

Je dois m'arrêter ici, mais ne pensez-vous pas, d'après les indices que j'ai rassemblés sans logique ni cohérence, que nous pouvons poser comme principe général que la véritable importance et la réelle dignité de la femme sont partout, dans les communautés sauvages comme civilisées, régulées par sa capacité à

Such women as those poor perverted sacrificed creatures who haunt our streets, or lead as guilty lives in lavish splendour, are utterly unknown among the Indians » (*ibid.*, p. 560-561).

39 Jameson aborde déjà à mots couverts le sujet de la prostitution dans « Winter Studies ». Voir chapitre I, p. 82-86.

être utile ; ou, en d'autres termes, que sa situation se décide en fonction de sa contribution à sa propre subsistance et au bien-être de la société comme travailleuse productive ? Là où elle est oisive et inutile de par le privilège de son sexe, divinité et idole, victime ou jouet, sa situation n'est-elle pas tout à fait aussi lamentable, aussi fausse, aussi préjudiciable à elle-même et à tout progrès social que là où elle est la bête de somme, l'esclave, et la possession de l'homme ? Les deux extrêmes sont ainsi la squaw indienne et la sultane turque ; et je préférerais naître dans la situation de la première plutôt que de la seconde ; et pour poursuivre cette idée, je préférerais, selon le même principe, être anglaise ou française plutôt qu'américaine ou allemande, à supposer que l'état des sentiments concernant les femmes demeurent les mêmes dans ces deux derniers pays, ce qui j'en suis sûre n'arrivera PAS⁴⁰.

Ces paragraphes concluent la synthèse des informations sur le mode de vie indien et de discussions de la situation féminine que Jameson a compilées. C'est à présent sans équivoque que le sujet réel est abordé : la situation des femmes en Angleterre. Jameson milite déjà implicitement, comme elle le fera par la suite explicitement, en faveur du travail et de l'éducation des

40 « Yet it should seem that we are ourselves just emerging from a similar state, only in another form. Until of late years there was no occupation for women by which a subsistence could be gained, except servitude in some shape or other. The change which has taken place in this respect is one of the most striking and interesting signs of the time in which we live. I must stop here: but do you not think, from the hints I have rather illogically and incoherently thrown together, that we may assume as a general principle, that the true importance and real dignity of woman is everywhere, in savage and civilised communities, regulated by her capacity of being useful; or, in other words, that her condition is decided by the share she takes in providing for her own subsistence and the well-being of society as a productive labourer? Where she is idle and useless by privilege of sex, a divinity and an idol, a victim or a toy, is not her position quite as lamentable, as false, as injurious to herself and all social progress, as where she is the drudge, slave, and possession of the man? The two extremes in this way are the Indian squaw and the Turkish sultana; and I would rather be born the first than the last;—and to carry out the idea, I would rather, on the same principle, be an Englishwoman or a French woman than an American or a German woman,—supposing that the state of feeling as regards women were to remain stationary in the two last countries which I trust it will NOT » (WSSR, p. 562-563).

femmes⁴¹. Or, son récit de voyage au Canada constitue une première étape de cet engagement, puisqu'il invite ses lectrices à réfléchir à ces questions. Cette conclusion est un commencement ; elle annonce, autant qu'elle l'appelle de ses vœux, un changement à venir.

« Je dois m'arrêter ici » indique la fin de la zone libre d'expression de Jameson, comme l'indique également le fait qu'elle regagne l'espace du discours féminin, déplorant à nouveau son style. Ses digressions, signalées par *to return*, qui constituent en réalité le cœur de son propos, doivent cesser, car le vagabondage qui les a autorisées touche à sa fin. Cette cheville linguistique lui permet de faire retour sur son pays tout en gardant la possibilité d'y revenir physiquement. Même si les Indiens et les Indiennes demeurent un argument dans une stratégie rhétorique, ces pages constituent les prémices d'un protoféminisme qui s'intéresse à la situation des femmes par-delà les frontières. Avec les réserves qu'elle émet quant aux récits de voyageurs sur les femmes des Premières Nations, Jameson prend la défense de ces dernières, et livre avant tout un plaidoyer pour les femmes en général. Le récit de Jameson entre ainsi dans la catégorie des *concessionary narratives* (quel'on pourrait traduire par « récits de compromis »), définis par Peter Hulme comme « reconnaissant d'une certaine manière un point de vue autochtone et offrant une critique du comportement européen », ce qui est uniquement possible s'ils n'abordent pas directement le problème central⁴². Jameson fournit un autre point de vue sur les Premières Nations, pointant du doigt la responsabilité des Européens dans leur déclin, tout en véhiculant des points de vue européens racistes. Mais l'argument principal de Jameson n'est pas la position des Premières Nations. Son récit est un *concessionary narrative* parce que sa critique porte sur la position des femmes en Europe plutôt que sur celle des femmes des Premières Nations, mais elle ne s'attaque pas au sujet des femmes européennes directement : elle le fait de façon oblique, par le truchement de digressions et de transferts, parenthèses dans la parenthèse du voyage.

41 Voir Anna Jameson, *Sisters of Charity, and the Communion of Labour: Two Lectures on the Social Employments of Women*, London, Longman, Brown, Green, Longmans, and Roberts, 1859.

42 Peter Hulme, *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean, 1492-1797*, London, Methuen, 1986, p. 253-254.

Des années plus tard, Jameson reprit l'argument avec plus d'assurance :

Ouvrez à présent n'importe lequel de ces livres qui ont obtenu une reconnaissance méritée ; non, ouvrez n'importe quel livre, en prose ou en vers, de morale, de physique, de voyage, d'histoire : ils nous disent tous que la différence principale entre la vie sauvage et la vie civilisée, entre le monde barbare et le monde chrétien, se situe dans la situation des femmes et la façon dont elles sont traitées ; que c'est par la place des femmes sur l'échelle d'une société qu'on estime le degré de civilisation de cette société⁴³...

238

D'abord publié anonymement dans l'*Atheneum* le 18 mars 1843, en réponse au *Report of the Children's Employment Commission*, ce texte fut ensuite repris sous le titre « "Woman's Mission" and Woman's Position ». Près de vingt ans après son voyage, Jameson appuie une fois de plus son argumentation sur son expérience canadienne : « La situation de la femme dans la vie sauvage a pu être considérée comme particulièrement dégradée. J'ai vu ces femmes – j'ai vécu parmi elles. Individuellement, elles ne me sont jamais apparues aussi pitoyables que les femmes de la vie civilisée. Dans ces communautés, la dégradation est absolue, pas relative⁴⁴... » Son propos se concentre ensuite sur les inégalités sociales entre les femmes britanniques, mais il n'est plus enseveli sous des remarques diverses et variées concernant la vie des Anichinabés. Le parti pris politique est clair, et le renversement de perspective assumé, cette fois dans un journal à grand tirage⁴⁵.

ETHNOGRAPHIE ET SCÉNOGRAPHIE : RÉÉCRIRE LA RENCONTRE AU FÉMININ

L'expression anglaise *going native*⁴⁶, que l'on pourrait traduire en français par « s'indigéniser », capture l'inquiétude du pouvoir central britannique

43 Anna Jameson, « "Woman's Mission", and Woman's Position », *Memoirs and Essays illustrative of Art, Literature and Social Morals*, New York, Wiley & Putnam, 1846, p. 133.

44 *Ibid.*, p. 148.

45 VFL, p. 211.

46 Une version préliminaire de ce sous-chapitre a été publiée en anglais sous le titre « Reading and Rewriting Herself: Anna Jameson's Literary Exploration

concernant le risque d'indigénisation du Blanc – une transformation menaçant l'équilibre colonial, qui repose sur l'affirmation de la supériorité européenne et de la nécessité d'une distinction claire et hermétique entre le colon et l'autochtone. Elle attire l'attention sur la perméabilité des identités, alors même que le discours colonial cherche à les fixer. Cette menace est d'autant plus forte pour Anna Jameson que c'est une femme irlandaise. L'Empire estimait en effet que les Irlandais étaient particulièrement vulnérables à une influence extérieure⁴⁷, et, selon Johnson et Boswell, les femmes couraient un plus grand risque d'être assimilées par une autre culture⁴⁸.

À travers son voyage au Canada et la narration de celui-ci, Jameson redéfinit son identité et redéfinit également dans une certaine mesure les contours de l'identité féminine britannique. La narration de ses rencontres avec les Premières Nations et l'influence que celles-ci ont pu avoir sur elle et la conception de son identité ont des implications à la fois personnelles et politiques. Tout d'abord, Jameson se distingue des voyageurs en présentant nommément certains Anichinabés avec qui elle interagit individuellement, dans une approche proto-ethnographique. C'est le cas en particulier de la famille Johnston, composée de la mère et de ses deux filles, Jane Schoolcraft et Charlotte McMurray, et de leur frère George Johnston. L'apogée de cette relation est l'adoption supposée de Jameson par leur famille, à la suite de sa descente initiatique des rapides de Sault-Sainte-Marie en canoë. Ce baptême symbolique, que Jameson décrit comme un exploit inouï, est riche d'évocations littéraires : « Ils me dirent que j'étais la première Européenne à avoir accompli [cet exploit], et assurément je ne serai pas la dernière⁴⁹. » Ce commentaire met en lumière non seulement le rôle joué par les Indiens dans la refiguration de l'identité de la voyageuse, mais aussi la portée politique de l'acte individuel

of Canada », dans Valérie Baisnée-Keay, Corinne Bigot, Nicoleta Alexoae-Zagni et Claire Bazin (dir.), *Women's Life Writing and the Practice of Reading: She Reads to Write Herself*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018, p. 67-81.

47 Linda Colley, *Captives: Britain, Empire and the World, 1600-1850*, London, Jonathan Cape, 2002, p. 323.

48 Kathleen Wilson, *The Island Race: Englishness, Empire and Gender in the Eighteenth Century*, London/New York, Routledge, 2003, p. 6.

49 « They told me I was the first European female who had ever performed it, and assuredly I shall not be the last » (WSSR, p. 499).

de Jameson, qui, se présentant comme une pionnière, ouvre la voie à d'autres après elle. La double dimension, personnelle et politique, de l'acte physique de la descente et de sa revendication littéraire se manifeste dans l'inclusion revendiquée de Jameson dans deux cellules, celle, familiale, des Johnston, et celle, nationale, de la tribu à laquelle ils appartiennent.

Cette scène est d'autant plus importante dans le récit qu'elle reprend en filigrane le récit d'Alexander Henry, *Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories, Between the Years 1760 and 1776* (1809), puisque l'adoption de Jameson par la famille Johnston reproduit celle de Henry par un Indien qui lui sauva ainsi la vie. À partir de cette référence au récit de captivité, Jameson réécrit la rencontre de l'Indien au féminin. L'accent qu'elle met sur sa nouvelle filiation, et notamment sur le fait que son adoption fait d'elle la sœur de Jane Schoolcraft et Charlotte McMurray, est un nouveau moyen pour elle de gagner en autorité par le truchement de l'Autre. La mise en scène de son indigénisation est ainsi une façon ludique de donner du jeu à son identité. À la fois en terrain inconnu et sauvage, tel qu'elle décrit le Canada, et en terrain littéraire balisé et connu, Jameson transforme le risque d'indigénisation en jeu, renversant la situation à son avantage, et adoptant, elle, une nouvelle identité pour mieux prendre ses distances avec son identité d'épouse dans un système patriarcal.

L'apothéose du voyage de Jameson a donc lieu lorsqu'elle descend les rapides de Sault-Sainte-Marie en canoë, vers la fin de son expédition. La scène survient après son « sermon⁵⁰ », selon ses propres termes, dans lequel elle remet en cause l'attribution des rôles de sauvages et de civilisés aux Indiens et aux Européens, respectivement. Juste avant cette diatribe, elle a d'ailleurs présenté les rapides, depuis le cimetière qui les surplombe et d'où elle observe « avec un mélange d'admiration et de terreur plusieurs petits canoës qui pêchaient au milieu du déferlement bouillonnant, et dansaient et étaient propulsés en l'air comme des bouchons de liège⁵¹ », et elle esquisse déjà le projet de les descendre. Cette première description montre une fois de

50 *Ibid.*, p. 498.

51 « I lingered for a while on the burial-ground, looking over the rapids, and watching with a mixture of admiration and terror several little canoes which were fishing in the midst of the boiling surge, dancing and popping about like corks » (*ibid.*, p. 493-494).

plus le savoir-faire littéraire de Jameson, qui prépare son lectorat à la descente et à la portée symbolique qu'elle va lui conférer. En symbolisant sa mort préalable, la mention du cimetière anticipe en effet la lecture symbolique de la descente comme rite initiatique marquant la renaissance de Jameson.

Conformément à la méthode que Jameson emploie ailleurs, une scène narrative succède à une série de réflexions théoriques, les deux fonctionnant de concert, dans un va-et-vient entre théorie et pratique, et entre général et personnel, puisque c'est elle-même qui se fait l'incarnation de sa démonstration. Venant de suggérer que la situation des femmes indiennes était dans une certaine mesure préférable à celles des Européennes, Jameson poursuit cette démonstration provocante en donnant à présent à voir sa propre indigénisation. *Going native* est ici revendiqué par la voyageuse, qui met en scène la transformation de son identité. Ce n'est plus un risque, mais l'aboutissement du processus de réinvention de soi que Jameson a amorcé dès le début de son récit. Après avoir déperlé dans l'hiver torontois mortifère, Jameson renaît après sa descente des rapides et son intronisation dans la famille des Johnston. Cet épisode, par sa situation finale et sa théâtralisation, se signale comme acmé du récit.

À la suite du questionnement de la place des uns et des autres sur le spectre de la civilisation, Jameson interroge celle des femmes dans le monde patriarcal en se mettant en scène dans un passage digne d'un roman d'aventures, ou du moins narré comme tel. La narration met en effet l'accent sur le danger de ce qu'elle appelle son « exploit » puis sa « prouesse couronnée de succès ». Le danger n'a d'égal que sa détermination : « Plus je regardais ces rapides changeants et dansants, plus j'étais décidée à m'y aventurer⁵². » Les difficultés que Jameson souligne accentuent le caractère initiatique de cette descente en canoë :

... nous nous élançâmes dans la rivière. C'était un petit canoë de pêche d'à peu près trois mètres, plutôt neuf, et léger, et élégant, et qui flottait comme un oiseau sur les eaux. Je m'allongeai sur un tapis au fond, à l'indienne (il n'y a pas de siège dans un authentique canoë indien) ; en une minute, nous

52 « The more I looked upon those glancing, dancing rapids, the more resolute I grew to venture myself in the midst of them » (*ibid.*, p. 498).

fûmes sur les rapides, et nous descendîmes dans un tourbillon d'écume ! – le déferlement blanc jaillissant autour de moi – par-dessus moi. L'Indien, avec une dextérité déconcertante, gardait le nez du canoë droit dans les vagues, et, d'une manière ou d'une autre, nous les parcourûmes en dansant. Je voyais, en regardant par-dessus le bord du canoë, que le passage entre les rochers faisait parfois moins de soixante centimètres de largeur, et nous dûmes virer brusquement à plusieurs reprises – le moindre contact nous aurait envoyés à notre perte –, tout cela je le voyais à travers les eaux transparentes et tourbillonnantes, mais je peux dire sincèrement que je ne ressentis pas la moindre sensation de peur, mais plutôt une excitation délicieuse, vertigineuse, à couper le souffle. Je pus même admirer la belle attitude d'un pêcheur, que nous dépassâmes en arrivant en bas. Toute cette affaire, de l'instant où je montai dans le canoë jusqu'à ce que j'atteignisse le point d'arrivée, ne dura pas plus de sept minutes, et la distance est d'un peu plus d'un kilomètre⁵³.

Dans une veine romanesque, Jameson met l'accent sur le danger de mort et les risques encourus et, telle une véritable héroïne, se dépeint affrontant le danger sans peur. Elle met également l'accent sur l'authenticité de l'expérience, à travers ses commentaires sur la dextérité de l'Indien et les spécificités du canoë. Ces précisions concourent à maintenir Jameson dans une posture européenne extérieure, qui trahit le caractère théâtral du

53 « ... we launched into the river. It was a small fishing canoe about ten feet long, quite new, and light and elegant and buoyant as a bird on the waters. I reclined on a mat at the bottom, Indian fashion, (there are no seats in a genuine Indian canoe;) in a minute we were within the verge of the rapids, and down we went with a whirl and a splash!—the white surge leaping around me—over me. The Indian with astonishing dexterity kept the head of the canoe to the breakers, and somehow or other we danced through them. I could see, as I looked over the edge of the canoe, that the passage between the rocks was sometimes not more than two feet in width, and we had to turn sharp angles—a touch of which would have sent us to destruction—all this I could see through the transparent eddying waters, but I can truly say I had not even a momentary sensation of fear, but rather of giddy, breathless, delicious excitement. I could even admire the beautiful attitude of a fisher, past whom we swept as we came to the bottom. The whole affair from the moment I entered the canoe till I reached the landing-place, occupied seven minutes, and the distance is about three quarters of a mile » (*ibid.*, p. 498-499).

baptême indien et exclut tout soupçon d'indigénisation réelle. L'Indien qui manie le canoë reste d'ailleurs anonyme dans ce paragraphe⁵⁴.

L'insistance de Jameson quant au fait qu'elle descend les rapides à l'indienne, et non comme une Européenne dans un canoë indien, fait de la descente une initiation, à la suite de laquelle elle fut, selon ses dires, adoptée par les Johnston et, par extension, leur tribu : « Mes Indiens étaient enchantés, et, lorsque j'arrivai à la maison, mes amis ne furent pas moins ravis de mon exploit : ils me dirent que j'étais la première Européenne à l'avoir accompli, et assurément je ne serai pas la dernière. Je le recommande comme exercice avant le petit déjeuner. Deux coupes de champagne n'auraient pu me rendre plus ivre ou plus assurée⁵⁵. » À l'aide d'une pointe d'humour, Jameson prétend minimiser son exploit, comme les voyageuses ont l'habitude de le faire, en utilisant des références européennes de salon, comme les deux coupes de champagne (bien incongrues dans les terres canadiennes sauvages), qui fonctionnent comme un garde-fou protégeant Jameson de tout risque réel d'indigénisation. C'est également une façon de montrer qu'elle n'est nullement impressionnée, et donc qu'elle est intrépide, mais aussi de se mettre en scène pour le bénéfice de son lectorat, son troisième public. Elle identifie les deux premiers lorsqu'elle détaille la façon dont sa descente a été accueillie. Il s'agit d'abord des Anichinabés sur place (« mes Indiens étaient enchantés »). Puis, lorsqu'elle établit un parallèle avec la réaction de ses amis « à la maison », elle en introduit un deuxième. Il est difficile de déterminer avec certitude si ce *home* renvoie à Toronto ou à l'Angleterre, mais il est plus probable qu'il s'agisse de Toronto⁵⁶, qui constitue le deuxième public de Jameson, public qui semble nécessaire pour valider l'« exploit » de Jameson, comme si les Anichinabés ne suffisaient

54 Si Jameson mentionne que George Johnston est allé chercher quelqu'un pour diriger le canoë, Mrs. Schoolcraft dit seulement dans la lettre à son mari que nous commentons plus bas que Jameson a descendu les rapides avec George.

55 « My Indians were enchanted, and when I reached *home*, my good friends were not less delighted at my exploit: they told me I was the first European female who had ever performed it, and assuredly I shall not be the last. I recommend it as an exercise before breakfast. Two glasses of champagne could not have made me more tipsy and more self-complacent » (*ibid.*, p. 499).

56 Cette remarque signale par ailleurs le remaniement de ses notes par Jameson à son retour à Toronto.

pas ou que leur parole avait besoin d'être corroborée par une autre dotée d'autorité. La source de l'affirmation selon laquelle Jameson fut la première européenne à descendre ces chutes n'est pas aisée à identifier. Le pronom *they* peut reprendre aussi bien les Indiens que ses amis à Toronto. Cette remarque rappelle par ailleurs que la descente est mise en scène pour les Occidentaux et plus particulièrement les Européens, puisque le troisième public de la descente est le lectorat britannique de Jameson. La présence d'un public est indispensable à sa renaissance et à sa refiguration, puisque, selon Mikhaïl Bakhtine, pour se saisir soi-même, il faut nécessairement passer par le regard de l'autre⁵⁷. Jameson s'attarde ensuite sur la réaction de Mrs. Johnston et l'adoption à proprement parler :

244

Quant à ma Neengai, elle rit, frappa dans ses mains, et me prit plusieurs fois dans ses bras. Je fus déclarée dûment initiée, et adoptée dans leur famille sous le nom de Wah,sàh,ge,wah,nó,quà. Ils m'avaient déjà donné un nom qu'ils utilisaient entre eux, en référence à mon teint et à ma propension à voyager, O,daw,yaun,gee, *la pâle lune changeante*, ou plutôt *la lune pâle qui change de lieu*, mais maintenant, en l'honneur de ma prouesse couronnée de succès, Mrs. Johnston m'a décerné cette nouvelle appellation, que je préfère de loin. Cela signifie « l'écume radieuse », ou plus exactement, avec le suffixe féminin qua, « la femme à l'écume radieuse » ; et c'est sous ce nom que je serai désormais connue parmi les Chippewas⁵⁸.

Le caractère artificiel de la scène se perçoit dans la façon dont la voyageuse se situe dans un entre-deux irrésolu, entre indigénisation revendiquée et perspective européenne et coloniale, visible dans l'hésitation ludique entre les appellations « ma Neengai » et « Mrs. Johnston » pour désigner la

57 Michael Holquist, *Dialogism*, op. cit., p. 18, 28.

58 « As for my Neengai, she laughed, clapped her hands, and embraced me several times. I was declared duly initiated, and adopted into the family by the name of Wah,sàh,ge,wah,nó,quà. They had already called me among themselves, in reference to my complexion and my travelling propensities, O,daw,yaun,gee *the fair changing moon*, or rather, *the fair moon which changes place*; but now, in compliment to my successful achievement, Mrs. Johnston betowed this new appellation, which I much prefer. It signifies *the bright foam*, or more properly, with the feminine adjunct qua, *the woman of the bright foam*; and by this name I am henceforth to be known among the Chippewas » (WSSR, p. 499).

même personne. La première renvoie à l'adoption supposée de Jameson par Mrs. Johnston et à son indigénisation par son emploi d'un mot anichinabé qui signifie « ma mère », tandis que la seconde est le nom occidental de cette femme qui a épousé un trappeur irlandais, et met ainsi en avant son occidentalisation et les codes identitaires occidentaux. Sa description, avec l'accent mis sur son enthousiasme et la simplicité de sa réaction (« elle rit, frappa dans ses mains, et me prit plusieurs fois dans ses bras »), emprunte par ailleurs à l'habitude coloniale d'infantiliser l'indigène⁵⁹.

Si Jameson a pu éprouver de la sympathie pour les Anichinabés et se réclamer d'une filiation symbolique avec eux, elle n'en abandonne pas pour autant son identité britannique. En témoigne l'insertion d'une citation du *Conte d'hiver* en note de bas de page pour élucider la formulation qui annonce sa renaissance en tant qu'Anichinabée, « maintenant que je suis une Chippewa née, et que je le suis à tout moment depuis quatre heures, je dois vous présenter quelques-uns de mes nouveaux parents “du totem du renne”⁶⁰ » :

AUTOLYCUS : Je sais que vous êtes à présent, monsieur, un gentilhomme né.

LE CLOWN : Oui, et voilà quatre heures que je le suis à tout moment⁶¹.

Avec cette réécriture de Shakespeare, Jameson rappelle qu'elle écrit pour un lectorat britannique, et cette note de bas de page, outil typique de l'écriture de voyage, qui renvoie à la référence culturelle britannique par excellence, est une façon de prévenir toute accusation d'indigénisation réelle. Le jeu identitaire est encore une fois littéraire.

59 Par ailleurs, la situation coloniale est on ne peut plus claire dans la situation suivante : « George Johnston went to seek a fit canoe and a dexterous steersman, and meantime I strolled away to pay a visit to Wayish,ky's family, and made a sketch of their lodge, while pretty Zah,gah,see,gah,qua, held the umbrella to shade me from the sun » (*ibid.*, p. 498).

60 « Now that I have been a Chippewa born, any time these four hours, I must introduce you to some of my new relations “of the totem of the rein-deer” » (*ibid.*, p. 499-500).

61 William Shakespeare, *Œuvres complètes*, trad. François-Victor Hugo, t. IV, *Les Jaloux*, Paris, Pagnerre, 1859, p. 448. « Autolycus: I know you are now, sir, a gentleman born. / Clown: Ay, and have been so any time these four hours » (William Shakespeare, *The Winter's Tale* [1610], London, Methuen, 2010, coll. « The Arden Shakespeare Third Series », 2010, p. 355).

Quelque libératrice que cette expérience ait pu être, la division entre « eux » et « nous » refait surface à travers l'importance accordée à la nationalité de Jameson et à ses origines (« j'étais la première Européenne ») : il fait peu de doute que de nombreuses femmes anichinabées avaient fait cette expérience avant elle⁶². Cette phrase la replace dans un cadre européen et rappelle qu'elle s'adresse en premier lieu à un lectorat européen. Si l'on admet le caractère artificiel de la scène, et sa dramaturgie, alors c'est bien Jameson qui, par le truchement de l'Anichinabé, met en scène sa (re)naissance et se baptise elle-même, donnant à ses propos une fonction performative. Les mots de Jameson ne se contentent pas de décrire ou narrer des faits qui ont eu lieu ; ils créent la réalité qu'ils décrivent. C'est le contexte à la fois du voyage et de la colonie qui donne à Jameson l'autorité nécessaire pour produire ces énoncés performatifs⁶³. « Et c'est sous ce nom que je serai désormais connue parmi les Chippewas » revêt un caractère performatif, si le lecteur ou la lectrice de Jameson, que ce soit au XIX^e ou au XXI^e siècle, l'admet comme vrai. C'est par la narration de son adoption que son adoption advient. C'est parce qu'elle dit « j'ai un nouveau nom » (et qu'on la croit) qu'elle a un nouveau nom.

Or, trois autres récits présentent un contraste saisissant avec la version des événements racontée par Jameson. Premièrement, la description que Frederick Marryat fait des rapides est à cent lieues de ce qu'écrit Jameson (« les rapides desquels le village tient son nom se situent juste au-dessus ; ils ne sont ni puissants ni dangereux, et les canoës les descendent vingt fois par jour⁶⁴ ») et révèle la mise en scène à laquelle elle se livre, en accentuant le danger qu'elle court. De même, Margaret Fuller, qui a lu Jameson et semble chercher à reproduire son expérience, citant sans l'identifier le récit de sa descente, ne cache pas sa déception après avoir descendu les fameux rapides

62 C'est sans doute aussi une façon de mettre en avant une singularité et une primauté, qui sont en réalité exagérées et rhétoriques, puisque d'autres femmes blanches, venant du Canada francophone, avaient très probablement déjà descendu ces rapides.

63 John Langshaw Austin, *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 1962, p. 6 et 8.

64 Frederick Marryat, *Diary in America, with Remarks on its Institutions*, New York, Wm. H. Colyer, 1839, p. 54.

sans avoir ressenti la moindre frayeur⁶⁵. Deuxièmement, dans ses mémoires, Henry Schoolcraft cite une lettre de son épouse qui offre un autre point de vue sur cet épisode : « Pendant [le] séjour [d'Anna Jameson] ici, George a descendu les rapides avec elle avec élégance et entrain. Elle a insisté pour qu'on la baptise et qu'on lui donne un nom indien après avoir navigué sur les chutes. Nous l'avons appelée Was-sa-je-wun-e-qua (Femme du Courant Radieux), ce dont elle a été extrêmement satisfaite⁶⁶. » Le témoignage de Mrs. Schoolcraft révèle que Jameson a quelque peu exagéré et mis en scène les événements dont elle parle : c'est elle qui réclama un nom indien. Dans une certaine mesure, Jameson se nomme et se baptise donc elle-même. Les autorités traditionnelles, telles que son mari, ne sont plus nécessaires pour reconnaître son existence ou la définir par rapport à son nom d'épouse. Elle acquiert une nouvelle identité par le truchement d'une aventure qu'elle écrit et met en scène elle-même. En réalité, Jameson a tout de même besoin de quelqu'un pour la nommer. Ce n'est cependant plus un homme blanc qui lui donne son nom, mais des Anichinabés, et même plus spécifiquement une femme anichinabée (« Mrs. Johnston m'a décerné cette nouvelle appellation »). En mettant en scène son initiation, Jameson renaît et se baptise elle-même, prouvant au passage qu'elle possède l'autorité nécessaire pour le faire.

Tous les éléments de la scène contribuent à insister sur son symbolisme fort de rite de passage, et plus particulièrement de baptême et de renaissance. En effet, l'eau n'est pas un simple décor, mais également un instrument, puisque Jameson insiste sur le fait qu'elle est immergée (« around me, over me »). Avec l'immersion dans l'eau, l'attribution d'un nouveau nom et l'entrée dans une communauté, ici à la fois la famille Johnston et la nation anichinabée, la scène évoque le baptême chrétien. Elle devient une (re)naissance faisant pendant au danger de mort durant la descente et à la mort métaphorique de Jameson durant l'hiver à Toronto (dont le symbolisme est aussi souligné par les associations communes aux

65 Margaret Fuller, *Summer on the Lakes in 1843* [1844], Nieukwoop, B. De Graaf, 1972, p. 245-246.

66 Henry Rowe Schoolcraft, *Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontiers: with brief Notices of Passing Events, Facts, and Opinions, A.D. 1812 to A.D. 1842*, Philadelphia, Lippincott, Grambo and Co., 1851, p. 563.

10. *Sault Ste. Marie – From Wayishky's Wigwam*

saisons de cycle et de renaissance). À cette symbolique se superpose la référence à la Vénus anadyomène : « Une voyageuse aurait difficilement pu faire comprendre plus clairement son sentiment de renaissance à n'importe quel lectorat victorien, et la description euphorique de Jameson est en effet exceptionnelle dans la littérature de voyage féminine de son époque⁶⁷. » Cette référence à la déesse de l'Amour exacerbe la féminité de Jameson, et l'exploit peut être lu comme une célébration de cette féminité.

Enfin, ce passage constitue une réécriture du récit de captivité (*captivity narrative*), et plus particulièrement de la scène durant laquelle un nouveau nom est donné au prisonnier. Très apprécié de la fin du XVII^e siècle à la fin du XIX^e, il peut être défini comme « un unique récit dont l'objectif principal est de consigner les expériences d'individus d'origine européenne ou africaine capturés par des Indiens d'Amérique⁶⁸ ». Ce type d'écrits, tel celui, célèbre, de Mary Rowlandson, *A True History of the Captivity and Restoration of Mrs. Mary Rowlandson, A Minister's Wife in New-England*

67 Barbara Korte, *English Travel Writing: From Pilgrimages to Postcolonial Explorations* [1996], trad. Catherine Matthias, New York, St Martin's Press/Palgrave, 2000, p. 123.

68 Kathryn Zabelle Derounian-Stodola et James Arthur Levernier, *The Indian Captivity Narrative, 1550-1900*, New York, Twayne Publishers, 1993, p. 9.

(1682), reposait sur une vision plus ou moins fictive de la violence des Indiens, souvent à des fins de propagande⁶⁹. Ils revêtaient une portée allégorique, dans laquelle le fait que le prisonnier endure sa captivité et parvienne à rentrer chez lui était vu comme un signe de faveur divine, et s'articulaient autour d'un schéma tripartite classique de séparation, initiation et retour⁷⁰. Richard VanDerBeets fait le lien entre ce schéma et celui du monomythe, théorisé par Joseph Campbell dans *The Hero with a Thousand Faces* (1949), qui montre la mort (symbolique ou littérale) du héros et sa renaissance, au gré d'aventures qui impliquent son départ, ou en tout cas une séparation d'avec sa culture, un long voyage et une série d'épreuves qui l'initient et lui permettent d'apprendre et d'évoluer⁷¹.

Winter Studies and Summer Rambles reprend ce schéma symbolique : séparée de son cercle familial et amical européen, Jameson dépérit à Toronto, puis entreprend un voyage au cours duquel elle rencontre une série de personnes et traverse une série d'épreuves (toutes relatives dans le cas de Jameson, mais tout de même mises en scène comme telles), certaines d'ailleurs dotées d'une valeur initiatique, puis elle revient, d'abord à Toronto, et enfin en Europe, transformée. Les récits de captivité écrits par des femmes comportaient très souvent la mort de leur mari ou de leur fils aîné durant l'attaque initiale⁷². Ayant laissé son mari derrière elle à Toronto, Jameson entreprend son voyage seule, et, qui plus est, change de nom à la faveur de cette descente initiatique des rapides, mettant en scène l'abandon (certes temporaire) du nom donné par son mari. Cette scène est l'occasion pour Jameson de « célébrer sa liberté et son pouvoir⁷³ », et non sa captivité. Elle inscrit son récit dans une tradition littéraire, mais place cette scène sous

69 Linda Colley, *Captives*, *op. cit.*, p. 177.

70 Kathryn Zabelle Derounian-Stodola et James Arthur Levernier, *The Indian Captivity Narrative*, *op. cit.*, p. 40. Deux rituels initiatiques récurrents dans ces récits sont la pratique du scalp et le cannibalisme, deux pratiques évoquées par Jameson.

71 Richard VanDerBeets, « The Indian Captivity Narrative as Ritual », *American Literature*, vol. 43, n° 4, 1972, p. 548-562, ici p. 553.

72 Kathryn Zabelle Derounian-Stodola et James Arthur Levernier, *The Indian Captivity Narrative*, *op. cit.*, p. 113.

73 Victoria Brehm, « Inventing Iconography on the Accessible Frontier », *Prospects*, n° 24, octobre 1999, p. 67-98, ici p. 82.

une lumière positive. Elle contre la vision traditionnellement répandue par les récits de captivité de l'Indien barbare et subvertit ainsi la norme établie. Elle le fait d'ailleurs très certainement aussi afin de dissiper tout soupçon d'atteinte à sa respectabilité et à son intégrité⁷⁴.

En fait, Jameson réécrit un récit spécifique : celui d'Alexander Henry. Un peu plus tôt dans *Winter Studies and Summer Rambles*, elle mentionne le fait que le trappeur s'était échappé de Michillimackinac pendant l'attaque du fort « grâce à l'amitié d'un Indien (Wa'wa'tam) qui [...] l'avait adopté comme frère⁷⁵ ». Jameson s'approprie l'histoire de Henry ; elle la revit tout en l'altérant et en en créant une version féminine. Ce qui est frappant, c'est qu'à travers cet acte (littéraire) non seulement elle s'inscrit dans une tradition littéraire, mais elle affirme son autorité, se posant en digne successeuse de Henry.

250

D'ULYSSE À PÉNÉLOPE (D'ALEXANDER HENRY À ANNA JAMESON)

Faire référence à d'autres textes traitant d'un sujet similaire pour légitimer son discours était une pratique courante dans les récits de voyage⁷⁶. Pour une femme, en outre, recourir à des textes antérieurs écrits par des hommes permettait de se prévaloir d'un certain sérieux, dérivé de l'autorité masculine⁷⁷. Alexander Henry est l'un de ces prédécesseurs qu'Anna Jameson mentionne en particulier :

J'ai un autre livre qu'il faut que je vous présente plus particulièrement :
« The Travels and Adventures of Alexander Henry ». Avez-vous jamais
entendu parler d'un tel homme ? Non, alors, écoutez et méditez.

-
- 74 Brigitte Georgi-Findlay, *The Frontiers of Women's Writing*, op. cit., 1996, p. 63.
75 « ... through the friendship of an Indian (Wa'wa'tam) who [...] had adopted him as his brother » (WSSR, p. 417).
76 Innes M. Keighren, Charles W. J. Withers et Bill Bell, *Travels into Print: Exploration, Writing, and Publishing with John Murray, 1773-1859*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 2015, p. 76.
77 Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979, p. 20, 23 ; Sara Mills, *Discourses of Difference: an Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, New York, Routledge, 1991, p. 73-74.

Ce Mr. Henry était un trappeur qui voyagea à travers cette région des lacs il y a à peu près soixante-dix ans, et il est cité comme une autorité de premier ordre dans les livres de voyage plus récents. Son livre, qui m'a été prêté à Toronto, m'a tellement frappée qu'il a eu une influence sur le parcours de mon circuit actuel⁷⁸.

Les nombreuses références que Jameson fait à Henry dans son récit l'érigent en modèle et en figure de mentor. Son influence ne concerna pas seulement le tracé géographique du voyage, elle fut également littéraire, comme la réécriture de son adoption le montre. On peut se demander si, en écrivant ce paragraphe de présentation de Henry pour sa lectrice, Jameson n'anticipe pas la future question « Avez-vous jamais entendu parler d'une telle *femme* ? », que préfigurerait l'affirmation « ils me dirent que j'étais la première Européenne à avoir accompli [cet exploit], et assurément je ne serai pas la dernière⁷⁹ » : Jameson se pose en aventurière et en pionnière ; il lui faut néanmoins respecter les conventions de son époque. Elle attire l'attention de façon humoristique sur sa condition de femme voyageant seule et sur la nécessité d'affirmer et de préserver sa féminité tout en assurant sa respectabilité. La référence à sa narrataire et son inclusion dans le voyage participent de cette stratégie.

À travers sa lecture de Henry, ce dernier, bien que mort, prend également part au voyage : « Mr. Henry sera mon compagnon de voyage, ou plutôt *notre* compagnon de voyage, car je vous imagine toujours comme faisant partie du voyage. Je ne sais quel écuyer il aurait fait de son vivant, mais je vous assure que, mort, il fait un héros d'épopée ou de *romance* très respectable⁸⁰. » C'est un lieu commun que de dire que le lecteur voyage, en lisant, avec son auteur. Le lecteur est aussi ici un *viator in fabula*, un

78 « I have another book to which I must introduce you more particularly—“The Travels and Adventures of Alexander Henry”. Did you ever hear of such a man? No. Listen, then, and perpend.

This Mr. Henry was a fur-trader who journeyed over these lake regions about seventy years ago, and is quoted as first-rate authority in more recent books of travel. His book, which was lent to me at Toronto, struck me so much as to have had some influence in directing the course of my present tour » (WSSR, p. 394).

79 *Ibid.*, p. 499.

80 « Mr. Henry is to be my travelling companion, or rather *our* travelling companion, for I always fancy *you* of the party. I do not know how he might

voyageur qui voyage dans la littérature en compagnie de Jameson⁸¹. En inversant les situations et les rôles, celle-ci transforme en outre Henry, l'auteur masculin qu'elle lit, en « compagnon de voyage », gardien de sa féminité, pendant qu'elle, la femme, ouvre le chemin. Dans cette phrase, elle oblitère le rôle de prédécesseur qu'elle lui avait reconnu quelques lignes plus haut. De plus, sa remarque finale tend à suggérer que la narration de Jameson est à lire comme une épopée ou une *romance* et qu'elle-même est susceptible d'être une héroïne de ces deux genres, la romance étant alors vue comme un genre féminin, et l'épopée comme un genre masculin. Jameson se procure ainsi un chaperon, tout en rappelant subtilement que c'est en réalité une construction : celui qui va l'accompagner est mort depuis plusieurs décennies, et c'est donc elle et elle seule qui sera l'héroïne de cette épopée, traversant la barrière du genre.

Un renversement similaire se produit lorsque Jameson cite le récit de Henry, à Sault-Sainte-Marie, à propos des « poissons blancs⁸² ». Elle recourt souvent à la citation de voyageurs pour donner du poids à ses affirmations, montrant ainsi qu'une autorité en la matière est d'accord avec elle. Signe le plus évident de l'intertextualité, la citation est aussi, d'après Antoine Compagnon, « la relation interdiscursive primitive⁸³ », dont il analyse le *procédé* : « Il n'est plus possible de parler de la citation pour elle-même, mais seulement de son travail, du travail de la citation⁸⁴. » Ainsi, les termes cités ici importent peu, c'est le processus qui compte. Après avoir exprimé le désir d'écrire « un chapitre de géographie, de topographie, de philosophie naturelle, et d'autres choses érudites comme cela⁸⁵ », Jameson

have figured as a squire of dames when living, but I assure you that being dead he makes a very respectable hero of epic or romance » (*ibid.*, p. 395).

81 Jean-Didier Urbain, *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot & Rivages, 1998, p. 362.

82 Margaret Fuller, une fois de plus dans le sillage d'Anna Jameson, fait elle aussi référence à ce passage chez Henry (M. Fuller, *Summer on the Lakes*, *op. cit.*, p. 241-242.)

83 Antoine Compagnon, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 54.

84 *Ibid.*, p. 36.

85 « ... a chapter of geography, and topography, natural philosophy, and such wise-like things » (WSSR, p. 482).

se penche sur le sujet de la pêche. Sa décision de s'attaquer à ce sujet émerge de la volonté d'aborder un sujet scientifique, et non plus, selon ses propres termes, de seulement consigner ses rêveries. Il est tentant de qualifier la première attitude de masculine et la seconde de féminine. Jameson elle-même semble sous-entendre qu'elle adopte ainsi une approche plus sérieuse. Elle décide ainsi, en guise de chapitre scientifique, de consacrer une section au poisson blanc que l'on pêche dans la région ainsi qu'à son goût, soulignant que sa légitimité à en parler lui vient de son expérience de première main. Pour appuyer ses dires, elle cite Henry : « Henry déclare que la saveur du poisson blanc est "au-delà de toute comparaison", et j'ajoute à cela mon témoignage – *probatum est*⁸⁶ ! » En citant Henry, Jameson légitime son évaluation : une autorité en la matière est d'accord avec elle. Mais ce qui est particulièrement frappant, c'est qu'elle crée l'impression que c'est elle qui confirme l'affirmation de Henry, devenant ainsi la première détentrice de l'autorité. Tout en insistant régulièrement sur sa sensibilité féminine, elle s'approprie une autorité traditionnellement considérée comme masculine. Par le biais de l'intertextualité et de son travail de citation, Jameson se présente comme marchant dans les pas de Henry sur le plan géographique comme sur le plan littéraire. Lorsqu'elle atteint la rivière Missasagua⁸⁷ durant son périple sur le lac Huron, elle fait la remarque suivante : « C'est la rivière que Henry appelle la *Missasaki*, où il trouva une horde d'Indiens qui n'avaient jamais vu un homme blanc auparavant [...]. Il reste encore ici certains de ces Indiens⁸⁸. » En insistant sur les Indiens qui « reste[nt] », elle sous-entend qu'elle rencontre les mêmes Indiens que Henry, mettant ainsi au premier plan la continuité qui les lie.

Tout au long de *Winter Studies and Summer Rambles*, Jameson rappelle qu'elle est une femme et qu'à ce titre elle offre un nouveau point de vue sur ce dont elle parle. Les contrées qu'elle explore ne sont plus tout à fait inconnues, mais Jameson *renouvelle* l'expérience en mettant l'accent sur

86 « Henry declares that the flavour of the white-fish is "beyond any comparison whatever", and I add my testimony thereto—*probatum est*! » (*ibid.*, p. 486.)

87 Aujourd'hui appelée Spanish River.

88 « This is the river called by Henry the *Missasaki*, where he found a horde of Indians who had never seen a white man before [...]. There is a remnant of these Indians here still » (*ibid.*, p. 530).

son genre, c'est-à-dire sur le sujet explorant plutôt que sur l'objet exploré. S'étant affirmée comme successeuse de Henry, Jameson a aussi besoin d'affirmer sa singularité et son originalité. Elle souligne que Henry ne narre aucune rencontre avec des Indiennes :

C'est l'Ulysse de ces contrées, et voyager parmi les rives, les rochers, et les îles du lac Huron sans les *Voyages* de Henry serait comme suivre les côtes de Calabre et de Sicile sans l'*Odyssée* à la main ou en tête ; seulement ici vous avez l'île de Mackinac à la place de l'île de Circé ; la terre des Ottawas à la place des rives des Lotophages ; des Chippewas cannibales, à la place des Lestrygons mangeurs d'hommes ; Pontiac remplace Polyphème ; et Wa,wa,tam joue le rôle du bon roi Alcinoos. Je ne peux trouver aucune image pour les femmes, comme Henry ne nous parle pas de ses aventures parmi les squaws, mais il ne fait aucun doute qu'il aurait pu trouver à la fois des Calypso et des Nausicaa, et même une Pénélope, parmi elles⁸⁹.

254

La superposition de l'*Odyssée* et de *Travels and Adventures* de Henry permet de pointer du doigt un manque dans l'œuvre de Henry, manque que Jameson veut combler en prenant sa place. En remplaçant Henry, elle devient elle-même une incarnation d'Ulysse, l'archétype du voyageur, intrinsèquement masculin, et l'envers de Pénélope, que Jameson, en tant que femme et épouse, symbolise. Prise entre ces deux rôles, la femme qui voyage ne peut que s'inscrire dans le chemin tracé, géographique et littéraire, tout en essayant de s'en écarter⁹⁰. Jameson revêt le costume du héros tout en insistant sur sa féminité, se ménageant une identité littéraire androgyne, ni complètement

89 « He is the Ulysses of these parts, and to cruise among the shores, rocks, and islands of Lake Huron without Henry's travels, were like coasting Calabria and Sicily without the Odyssey in your head or hand,—only here you have the island of Mackinaw instead of the island of Circe; the land of the Ottawas instead of the shores of the Lotophagi; cannibal Chippewas, instead of man-eating Laestrygons; Pontiac figures as Polypheme; and Wa,wa,tam plays the part of good king Alcinoos. I can find no type for the women, as Henry does not tell us his adventures among the squaws, but no doubt he might have found both Calypsos and Nausicaas, and even a Penelope, among them » (*ibid.*, p. 395).

90 Karen Lawrence, *Penelope Voyages: Women and Travel in the British Literary Tradition*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1994, p. x.

masculine, en dépit de traits byroniens, ni tout à fait féminine, même si les précautions oratoires allant en ce sens sont nombreuses, redéfinissant ainsi les contours de la féminité telle qu'elle était conçue au XIX^e siècle.

SISTERS OR STRANGERS? JAMESON ET LES INDIENNES

En donnant une place de choix dans son récit à ses rencontres avec les femmes anichinabées, Anna Jameson cherche à combler les lacunes d'Alexander Henry. Même si son expérience est empreinte de préjugés et qu'elle admet, à plusieurs reprises, avoir été fortement influencée en ce sens par ses lectures, elle leur réserve une place de choix. Cela est particulièrement vrai dans la façon dont elle dépeint les Johnston, Jane Schoolcraft et Charlotte McMurray et leur mère, Mrs. Johnston, sur lesquelles le récit s'attarde. La rencontre de Mrs. McMurray donne lieu à un portrait ambivalent entre « regard éloigné⁹¹ » et proximité affective revendiquée :

Je dois avouer que les spécimens des squaws indiennes et métisses que j'ai rencontrés ne m'avaient en aucun cas préparée à ce que je trouvai chez Mrs. McMurray [...]. Ses traits sont clairement indiens, mais adoucis et raffinés, et leur expression à la fois lumineuse et chaleureuse. Ses yeux sombres ont une sorte de timidité comme celle d'un faon dans leur regard, mais ses manières, bien que timides, étaient tout à fait dénuées de gêne ou de retenue. Elle parle bien anglais, avec une intonation légèrement étrangère, qui n'en est que d'autant plus plaisante à mon oreille qu'elle me rappelle la voix et l'accent de certains de mes amis allemands. En deux minutes, j'étais assise à ses côtés – sa main étreignant chaleureusement la mienne – et nous discutons de la faisabilité de mes projets⁹².

91 Claude Lévi-Strauss, *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.

92 « I must confess that the specimens of Indian squaws and half-cast [*sic*] women I had met with, had in no wise prepared me for what I found in Mrs. MacMurray. [...] Her features are distinctly Indian, but softened and refined, and their expression at once bright and kindly. Her dark eyes have a sort of fawn-like shyness in their glance, but her manner, though timid, was quite free from embarrassment or restraint. She speaks English well, with a slightly foreign intonation, not the less pleasing to my ear that it reminded me of the voice and accent of some of my German friends. In two

Il se tisse ici un réseau d'associations entre les diverses figures féminines qui jalonnent le récit de Jameson : Mrs. McMurray lui rappelle ses amies allemandes, parmi lesquelles, de toute évidence, Otilie von Goethe. Elle devient donc un double de cette dernière, qui constitue l'horizon de lecture et peut être considérée comme une des lectrices de Jameson⁹³. À travers le récit, un triangle féminin qui relie Mrs. McMurray, une Anichinabée, Otilie von Goethe, une Allemande, et les lectrices britanniques de Jameson se dessine⁹⁴.

256

L'identité des « spécimens de squaws indiennes et de métisses » auxquelles Jameson compare Mrs. McMurray n'est pas évidente. Il n'est fait aucune mention d'elles dans ses lettres ou sa narration, et, étant donné son désir fréquemment exprimé de rencontrer des Indiennes, on peut estimer que, si elle avait effectivement rencontré des « squaws », elle y aurait consacré une partie importante de son récit. C'est parce que ces Indiennes avec lesquelles elle compare Mrs. McMurray sont des Indiennes *littéraires*. La remarque de Jameson permet avant tout de mettre Mrs. McMurray en valeur, en la singularisant. Jameson écrit une version féminine des histoires d'amour transraciales, inspirées par l'*Odyssee* et l'*Énéide*, qui abondaient dans la littérature du XVIII^e siècle⁹⁵. Dans ces histoires d'amour, le héros (ou l'héroïne) colonisé était rarement complètement étranger ; plus typiquement métis, il entretenait des liens avec l'Europe⁹⁶. Mrs. McMurray, dépeinte ici, et sa sœur, Mrs. Schoolcraft, filles d'un trappeur irlandais et d'une femme anichinabée, ayant toutes deux épousé des hommes blancs, n'étaient certainement pas représentatives de toutes les Indiennes, mais Jameson les érige néanmoins en représentantes de leur peuple, soulignant leur origine indienne pour insuffler à son expérience et

minutes I was seated by her—my hand kindly folded in hers—and we were talking over the possibility of my plans » (WSSR, p. 205).

93 Voir chapitre II, p. 105-109.

94 Bina Friedwald, « “Femininely Speaking”: Anna Jameson’s *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », dans Shirley Neuman et Smaro Kamboureli (dir.), *A Mazing Space: Writing Canadian Women Writing*, Edmonton, Longspoon, 1986, p. 62-73.

95 Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992, p. 96.

96 *Ibid.*, p. 100.

à son récit plus d'authenticité, d'exotisme et de valeur, tout en insistant sur leur élégance et leur sophistication (« les traits de Mrs. Schoolcraft sont plus distinctement indiens que ceux de sa sœur, Mrs. McMurray⁹⁷ »). La traditionnelle histoire d'amour transraciale est transformée en histoire d'amitié féminine. La relation privilégiée qui est présentée comme s'étant établie entre Jameson et Mrs. McMurray est augurée par la description précise de son visage, une des caractéristiques de ces histoires d'amour transraciales, où le portrait singularise l'être aimé et le distingue des représentations stéréotypiques des sauvages⁹⁸.

Tout au long de « Summer Rambles », Jameson file la métaphore des liens fraternels l'unissant aux deux sœurs, métaphore qu'elle rend littérale lorsqu'elle met en scène son adoption par Mrs. Johnston. Les relations privilégiées que la voyageuse entretient avec les sœurs, et son attitude envers elles, naissent de ce que ce sont des femmes : « Il y a mille façons silencieuses dont une femme peut être bienveillante et utile envers ses sœurs, les autres femmes. Et [Mrs. Schoolcraft] a deux enfants adorables d'à peu près huit ou neuf ans – aucun doute, vous voyez, que nous serons bientôt les meilleures amies du monde⁹⁹ ! » Incidemment, l'allusion aux enfants sous-entend que l'amitié entre femmes peut se tisser à travers la maternité, prérogative exclusivement féminine¹⁰⁰.

97 « Mrs. Schoolcraft's features are more decidedly Indian than those of her sister Mrs. MacMurray » (WSSR, p. 405).

98 Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes*, *op. cit.*, p. 100.

99 « There are a thousand quiet ways in which woman may be kind and useful to her sister woman. Then [Mrs. Schoolcraft] has two sweet children about eight or nine years old—no fear, you see, that we shall soon be the best friends in the world! » (WSSR, p. 405-406).

100 L'une des différences souvent soulevées par les critiques entre les récits des voyageurs et ceux des voyageuses tient à la narration de leur interaction avec les autochtones. Sara Mills suggère que les voyageuses mettent davantage l'accent sur la dimension personnelle de leur relation avec les indigènes qu'elles rencontrent (S. Mills, *Discourses of Difference*, *op. cit.*, p. 21). Denise Brahimi, cependant, ne pense pas que « les femmes voyageuses témoignent un intérêt tout particulier pour leurs consœurs des autres pays », mais note plutôt « le peu d'intérêt des voyageuses pour les femmes d'un modèle traditionnel, enfermées, passives, laides ou coquettes, mais toujours soumises » (D. Brahimi, « Femmes voyageuses au XIX^e siècle : la possibilité d'un classement ? », dans Frank Estelmann, Sarga Moussa et

À la faveur de cette parenthèse que constitue le voyage, des liens d'amitié se nouent entre ces femmes pourtant si différentes, par exemple, comme Jameson le souligne, lors de son expédition sur le lac Huron en compagnie de Mrs. Schoolcraft, des enfants de celles-ci et de cinq « voyageurs » :

Je ne peux pas, je n'ose pas, essayer de vous décrire l'étrange sensation que l'on a, ainsi jeté pour un temps en-dehors des frontières de l'humanité civilisée ; ni les rêveries sauvages et pourtant solennelles qui surviennent au milieu de ces forêts et eaux sauvages. Tout était si solitaire, si imposant dans sa solitude, comme si la nature inviolée se suffisait à elle-même. Deux jours et nuits durant, cette solitude fut ininterrompue ; pas une trace de vie sociale, pas un être humain, pas un canoë, pas même un wigwam abandonné ne fut offert à notre regard. Notre petit bateau continua sa route sur le lac placide et parmi les îles vertes et touffues ; et nous ses occupantes, deux femmes, différentes quant au climat, à la nation, à la couleur de peau, étrangères l'une à l'autre il y a quelques jours encore, nous aurions pu nous imaginer seules dans un monde nouvellement né¹⁰¹.

À la différence des paragraphes précédents, il ne s'agit pas ici de tracer le parcours de la voyageuse ou d'énumérer des faits, tels que « nous accostâmes pour faire bouillir de l'eau¹⁰² ». La scène fait fi de la présence

Friedrich Wolfzettel [dir.], *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, p. 257-274, ici p. 257). Anna Jameson se distingue par l'espace qu'elle consacre spécifiquement aux femmes anichinabées de façon générale et de façon personnelle dans l'interaction avec les Johnston.

101 « I cannot, I dare not, attempt to describe to you the strange sensation one has, thus thrown for a time beyond the bounds of civilised humanity; nor the wild yet solemn reveries which come over one in the midst of this wilderness of woods and waters. All was so solitary, so grand in its solitude, as if nature unviolated sufficed to herself. Two days and nights the solitude was unbroken; not a trace of social life, not a human being, not a canoe, not even a deserted wigwam, met our view. Our little boat held on its way over the placid lake and among green tufted islands; and we its inmates, two women, differing in clime, nation, complexion, strangers to each other but a few days ago, might have fancied ourselves alone in a new-born world » (WSSR, p. 478-479).

102 « We landed to boil our kettle » (*ibid.*, p. 479).

d'autres personnes, et montre les prémices d'une communion entre Jameson et Mrs. Schoolcraft. Leur isolement, sur lequel l'autrice insiste de façon répétée, semble être la condition qui rend possible la perception de Jameson. En effet, elle sait pertinemment qu'elles ne sont pas seules, et prend la précaution de spécifier que c'est une rêverie. Le fait qu'elle se trouve ailleurs lui permet de voir les choses non seulement de ses propres yeux, mais également avec une perspective que les Européens restés sur le Vieux Continent n'ont pas. La perception augmentée de Jameson, son « surplus de vision » découle de sa présence en un lieu particulier à un moment particulier¹⁰³. Cependant, cette affirmation de communion est minée par l'eurocentrisme latent présent dans l'expression « un monde nouvellement né ». Alors que Jameson déclare qu'elles ont dépassé leurs différences, elle les réaffirme en même temps. La race de Mrs. Schoolcraft demeure problématique.

Mrs. Johnston, sa mère adoptive indienne, est elle aussi décrite lors de sa première évocation selon les préjugés européens : « une femme de pur sang indien, d'une race dont les membres sont célébrés dans ces régions comme guerriers et chefs de génération en génération, qui n'avait jamais résidé à l'intérieur des frontières de ce que nous appelons la vie civilisée, et dont les habitudes et les manières étaient celles d'une véritable squaw indienne¹⁰⁴ ». L'altérité de cette femme est à nouveau soulignée lors de leur rencontre : « Je me souviens qu'elle me prit dans ses bras, m'allongea sur une couche, et commença à me masser les pieds, m'apaisant et me caressant. Elle m'appela Nindannis, ma fille, et je l'appelai Neengai, mère — ô combien différente de ma propre mère à la peau claire, pensai-je, alors que je regardais avec gratitude son visage indien à la peau foncée¹⁰⁵ ! »

103 Michael Holquist, *Dialogism, op. cit.*, p. 21.

104 « A woman of pure Indian blood, of a race celebrated in these regions as warriors and chiefs from generation to generation, who had never resided within the pale of what we call civilised life, whose habits and manners were those of a genuine Indian squaw » (WSSR, p. 490).

105 « I remember she took me in her arms, laid me down on a couch, and began to rub my feet, soothing and caressing me. She called me Nindannis, daughter, and I called her Neengai, mother, (though how different from my own fair mother, I thought, as I looked up gratefully in her dark Indian face!) » (*Ibid.*, p. 491.)

Ce passage se situe avant la descente des rapides par Jameson et la mise en scène de son adoption. Jameson a peut-être compris littéralement les expressions employées par ses hôtes, alors qu'il s'agissait certainement des formes d'adresse utilisées en fonction de l'âge des interlocuteurs. Narrativement, néanmoins, elle introduit ici la métaphore de l'adoption, fondée sur une dynamique de réciprocité, comme l'indique le parallélisme : « Elle m'appela Nindannis, ma fille, et je l'appelai Neengai, mère. » Le contact physique apparaît central dans leur relation, puisque c'est lui qui semble sceller l'adoption métaphorique. Cependant, Jameson rappelle entre parenthèses, comme dans un aparté au lecteur, la couleur de peau de Mrs. Johnston. Cette parenthèse, cet espace littéraire de subjectivité attire l'attention sur le double jeu de Jameson. Elle continue en effet à caractériser Mrs. Johnston selon la métaphore coloniale qui fait des Indiens des enfants : « Elle rit doucement comme une enfant¹⁰⁶ », écrit-elle, après l'avoir présentée une première fois comme « un objet du plus grand intérêt pour moi¹⁰⁷ ». Mrs. Johnston, sous le regard de Jameson, est à la fois infantilisée et réifiée.

L'hésitation de Jameson entre discours impérialiste et narration d'une interaction personnelle, puisqu'elle ne peut adopter complètement l'un ou l'autre discours, illustre son assujettissement à des contraintes discursives liées à la fois à l'Empire et à sa féminité. Cela explique sa position paradoxale quant aux femmes anichinabées, entre amitié et domination. La coexistence des divers masques que revêt Jameson au niveau du texte s'illustre à nouveau lorsqu'elle quitte Sault-Sainte-Marie et Mrs. Johnston, sa mère adoptive :

Je pensais avoir dit tous mes adieux la veille au soir, mais à l'aube ma bonne Neengai traversa la rivière en pagayant pour gentiment apporter diverses offrandes à sa fille Wa,sàh,ge,wo,nò,quá, qui, pensait-elle, pourraient lui être agréables ou utiles, ainsi que d'autres derniers mots affectueux de Mrs. Schoolcraft. Nous nous embrassâmes ensuite longuement pour nous dire au revoir, et elle se détourna en pleurant, monta dans son petit canoë,

106 *Ibid.*

107 « ... an object of the deepest interest to me » (*ibid.*, p. 490).

qui pouvait à peine accueillir deux personnes, et, maniant sa pagaie avec une grâce et une dextérité singulières, elle fendit l'eau bleue, sans jeter un seul regard en arrière ! Je me penchai sur le côté de notre bateau, et plissai les yeux pour apercevoir une dernière fois l'écume blanche des rapides, et, dans l'intervalle, son petit canoë effleurant l'étendue tel un point noir : et ce fut la dernière fois que je vis ma chère et bonne maman chippewa¹⁰⁸ !

Cette scène d'adieu marque la fin pour Jameson de son rôle d'Indienne, son personnage indien apparaissant ici pour la dernière fois et coïncidant l'espace d'un instant avec son identité britannique. Elle passe du déterminant possessif de première personne dans « ma bonne Neengai » (qui évoque la figure du noble sauvage) au déterminant possessif de troisième personne dans « pour sa fille Wa,sàh,ge,wo,nò,quá », c'est-à-dire son personnage indien. Jameson utilise le mot anichinabé signifiant « mère », *neengai*, avant de revenir à l'anglais en utilisant *mamma* et le mot *chippewa*, que les Anichinabés n'utilisaient pas pour se désigner. Cette écriture presque schizophrène est une façon d'une part de se distancier de la partie d'elle-même qui aurait pu devenir indigène, et d'autre part de mettre en valeur le caractère artificiel et rhétorique de sa représentation. Jameson a joué à l'Indienne. Le cliché du canoë disparaissant dans la distance annonce la page qui se tourne, alors que sa mère indienne se transforme en « point noir », point final à ses aventures canadiennes, comme l'indique l'insistance lexicale sur « la dernière fois ». La parenthèse anichinabée se referme. Il est désormais temps de rentrer en Europe, et c'est désormais

108 « I thought I had said all my adieus the night before, but at early dawn my good Neengai came paddling across the river with various kind offerings for her daughter Wa,sàh,ge,wo,nò,quá, which she thought might be pleasant or useful, and more last affectionate words from Mrs. Schoolcraft. We then exchanged a long farewell embrace, and she turned away with tears, got into her little canoe, which could scarcely contain two persons, and handling her paddle with singular grace and dexterity, shot over the blue water, without venturing once to look back! I leaned over the side of our boat, and strained my eyes to catch a last glimpse of the white spray of the rapids, and her little canoe skimming over the expanse between, like a black dot: and this was the last I saw of my dear good Chippewa mamma! » (*ibid.*, p. 525-526).

avec difficulté qu'elle aperçoit « l'écume blanche des rapides » de Sault-Sainte-Marie qui furent le décor de sa renaissance.

Les scènes qui montrent la proximité de Jameson avec les Anichinabés n'effacent pas les passages qui témoignent de préjugés racistes. Ils coexistent. Le récit de voyage se prête tout particulièrement à cette ambivalence¹⁰⁹. Ainsi, à plusieurs reprises, Jameson distingue un Anichinabé, Kimewun, qu'elle appelle « the Rain », et dont elle esquissa par ailleurs le portrait. Elle individualise également tout un groupe de Premières Nations à Manitoulin qu'elle reconnaît et dont elle égrène les noms. Ce passage lors du Grand Conseil de Manitoulin est d'autant plus intéressant qu'elle insiste sur le fait que ces Anichinabés la reconnaissent. Si cette reconnaissance mutuelle indique une certaine réciprocité dans le rapport de Jameson aux Indiens, elle illustre aussi que c'est à travers la conscience de l'autre que la conscience de soi advient, comme Hegel l'explique en préambule à sa théorie de la dialectique du maître et de l'esclave : « Chacun est pour l'autre le moyen terme par lequel chacun se médiatise et s'enchaîne avec lui-même, et chacun est pour lui-même et pour l'autre une essence immédiate étant pour soi, qui, en même temps, n'est ainsi pour soi que par cette médiation. Ils se reconnaissent comme se reconnaissant réciproquement¹¹⁰ ». Cette scène se déroulant après la descente des rapides qui marque le baptême indien de Jameson, la voyageuse est ainsi reconnue après avoir accompli le rite initiatique qui, sous sa plume, fait d'elle une femme libre et célèbre à la fois sa féminité et sa liberté. Reconnue par des Premières Nations, c'est-à-dire des êtres inférieurs dans le système colonial, qui est aussi un système patriarcal dans lequel la femme est inférieure à l'homme, elle peut prendre conscience d'elle-même. Immédiatement après celui-ci, un autre moment similaire de reconnaissance, intuitive, est donné à voir : « Mais le chef que je distinguai instantanément du reste du groupe, même avant de connaître son nom, fut mon cousin, le jeune Waubojeeg, fils de Wayish,ky. [...] Dans l'ensemble c'était, dans sa tenue et l'apparence de sa personne, le plus beau

109 Katherine Turner, *British Travel Writers in Europe 1750-1800: Authorship, Gender and National Identity*, Aldershot/Burlington, Ashgate, 2001, p. 7.

110 Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'esprit* [1807], trad. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2006, p. 203.

spécimen de sa race que j'avais vu jusqu'alors ; j'étais très fière de mon parent d'adoption¹¹¹. » La dimension ludique du jeu identitaire auquel se livre la voyageuse, manifeste ici, n'enlève rien à sa portée symbolique. Malgré la proximité de la parenté qu'elle revendique, le vocabulaire est toujours empreint de la distance du discours colonial qui ordonne l'autre et cherche à le ranger dans une taxinomie (« spécimen »). L'Indien est à la fois celui qui permet à Jameson de renaître symboliquement, celui à travers qui Jameson peut se reconnaître en tant que femme, à la fois marginale et forte, et celui qui la force à se connaître, et à connaître la société de laquelle elle vient.

11. *Mokomaunish, Keemewun*

Afin d'acquérir une autorité et de mettre en scène sa renaissance, Jameson embellit la réalité dans son récit et s'amuse, faisant de nombreux clin d'œil littéraires à ses lectrices. Par le terme d'autorité, nous entendons l'ensemble des sens identifiés par Edward Said : le pouvoir d'influencer,

111 « But the chief whom I instantly distinguished from the rest, even before I knew his name, was my cousin, young Waub-Ojeeg, the son of Wayish,ky [...] Altogether he was in dress and personal appearance the finest specimen of his race I had yet seen; I was quite proud of my adopted kinsman » (WSSR, p. 542).

d'être reconnu, mais aussi, en lien avec *author*, celui d'engendrer, de créer, de produire¹¹². Jameson, une femme, utilise l'autorité à laquelle elle peut prétendre de par sa position de supériorité coloniale sur les Anichinabés, et la transforme en une autorité plus générale, et une auctorialité spécifique, en particulier grâce au « processus révisionniste » qu'elle entreprend¹¹³. L'autrice se livre alors à des révisions, non pas de la façon dont ses précurseurs masculins ont lu le monde, mais de la façon dont ils l'ont lue, *elle*¹¹⁴. En réécrivant au féminin la rencontre de l'Indien, Jameson participe à ce processus révisionniste de réécriture de ce qu'elle peut être et peut faire en tant que femme.

264

L'indigénisation de Jameson est un jeu littéraire de plus, qui lui permet de gagner en autorité et en auctorialité. Il s'agit ici non d'évaluer la sincérité de sa relation avec les Anichinabés (peut-être Jameson fut-elle moins aveuglée par le désir colonial que ses homologues masculins), mais de montrer qu'elle se sert de cette expérience humaine à des fins littéraires et politiques. Par leur limitation géographique et temporelle, le travestissement littéraire et la dimension théâtrale de l'indigénisation de Jameson évoquent le contexte du carnaval et ses potentialités subversives :

À l'opposé de la fête officielle, le carnaval était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous. C'était l'authentique fête du temps, celle du devenir, des alternances et des renouveaux. Elle s'opposait à toute perpétuation, à tout parachèvement et terme. Elle portait ses regards en direction d'un avenir inachevé¹¹⁵.

Le jeu indien de Jameson symbolise une renaissance, certes, mais la métamorphose de la voyageuse opère en réalité plus profondément.

112 Edward W. Said, *Beginnings. Intention and Method* [1975], New York, Columbia University Press, 1985, p. 83.

113 Sandra Gilbert et Susan Gubar, *The Madwoman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination* [1979], New Haven/London, Yale University Press, 2000, p. 49.

114 *Ibid.*

115 Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, 1970, p. 18.

Celle-ci ne concerne pas sa transformation d'Européenne en Indienne, mais celle de femme malheureuse dans sa vie domestique en femme libre et aventurière. Cette inscription dans le carnavalesque souligne encore une fois la participation de la lectrice dans la réfiguration de l'identité de Jameson, ainsi que, par miroir, dans la sienne propre, puisque « le carnaval ignore toute distinction entre acteurs et spectateurs. [...] Les spectateurs n'assistent pas au carnaval, ils le *vivent tous*, parce que, de par son idée même, il est fait pour *l'ensemble du peuple*¹¹⁶ ».

116 *Ibid.*, p. 15.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

- « Law for Ladies », *The Saturday Review* (24 mai 1856), p. 77-78, cité en introduction à Anna JAMESON, *Shakespeare's Heroines*, éd. Cheri L. Larsen Hoeckley, Peterborough, Broadview Press, 2005, p. 9-37.
- « Loves of the Poets by Mrs. Jameson », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. XXVI, 1829.
- « Mrs. Jameson in Canada », *The Monthly Review*, vol. 148, 1839, p. 65-79.
- « Mrs. Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », *The Spectator*, vol. 11, 1838, p. 1166-1168.
- « Mrs. Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles* », *British and Foreign Review or European Quarterly Journal*, vol. 8, n° 15, 1839, p. 134-153.
- « *The Diary of an Ennuyée* », *The Monthly Review*, vol. I, 1826, p. 414-426, cité dans LWE, p. 36.
- Anna Jameson: Letters and Friendships (1812-1860)*, éd. Beatrice Steuart ERSKINE, London, T. Fisher Unwin, 1915.
- BURKE, Edmund, *A Philosophical Enquiry into the Origin of our Ideas of the Sublime and the Beautiful* [1757], London, Routledge and Kegan Paul, 1958.
- COOPER, James Fenimore, *The Last of the Mohicans; A Narrative of 1757* [1826], Oxford, Oxford University Press, 2008.
- ECKERMANN, Johann Peter, *Conversations with Goethe in the Last Years of His Life*, trad. Margaret Fuller, Boston, Hilliard, Gray, and Company, 1839.
- EICHENDORFF, Joseph von, *Poèmes de l'étrange départ*, trad. Philippe Marty, Montpellier, Éditions Grèges, 2013.
- FULLER, Margaret, *Summer on the Lakes, in 1843* [1844], Nieuwkoop, B. de Graaf, 1972.
- , *Woman in the Nineteenth Century*, New York, Greeley & McElrath, 1845.

- GILPIN, William, *Three Essays: on Picturesque Beauty; on Picturesque Travel; and on Sketching Landscape*, London, R. Blamire, 1792.
- GOETHE, Johann Wolfgang von et ARMIN, Bettina von, *Goethe et Bettina. Correspondance inédite de Goethe et de M^{me} Bettina d'Arnim*, trad. Seb Albin, Paris, Comptoir des imprimeurs unis, 1843.
- HALE, Sarah, *Woman's Record: Or, Sketches of All Distinguished Women, From "the Beginning" Till A.D. 1850, Arranged in Four Eras, With Selections From Female Writers of Every Age*, New York, Harper & Brothers, 1853.
- HAWTHORNE, Nathaniel, « My Visit to Niagara » [1835], dans *Tales and Sketches*, New York, Literary Classics of the United States (Library of America), 1982, p. 244-250.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit* [1807], trad. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2006.
- JAMESON, Anna, Lettre à Bessie Parkes, 14 juillet 1857, Cambridge, Girton College, Girton College Library, Personal Papers of Bessie Rayner Parkes, GBR/0271/GCPP Parkes.
- JAMESON, Anna, *The Diary of an Ennuyée*, London, Henry Colburn, 1826.
- , *The Loves of the Poets*, London, 1829.
- , *Characteristics of Women. Moral, Poetical and Historical* [1832], New York, Saunders and Otley, 1837.
- , *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* [1838], Toronto, McClelland & Stewart, The New Canadian Library, 2008.
- , *Album of Sketches*, M.S. Coll. 966-64, Special Collections Centre, Toronto Public Library.
- , « "Woman's Mission" and Woman's Position », *Memoirs and Essays: Illustrative of Art, Literature and Social Morals*, New York, Wiley and Putnam, 1846, p. 129-154.
- , *Sisters of Charity, and the Communion of Labour: Two Lectures on the Social Employments of Women*, London, Longman, Brown, Green, Longmans, and Roberts, 1859.
- KANT, Emmanuel, *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* [1790], trad. Roger Kempf, Paris, Vrin, 1953.
- KNIGHT, Richard Payne, *An Analytical Inquiry into the Principles of Taste* [1805], London, T. Payne and J. White, 1806.

- MACPHERSON, Gerardine, *Memoirs of the Life of Anna Jameson*, éd. Margaret Oliphant, London, Longmans, Green and Co., 1878.
- MARRYAT, Frederick, *Diary in America, with Remarks on its Institutions*, New York, Wm. H. Colyer, 1839.
- MARTINEAU, Harriet, *Biographical Sketches, 1852-1875*, London, Macmillan and Co, 1876.
- , *Harriet Martineau's Autobiography* [1877], éd. Maria Weston Chapman, Boston, Houghton, Osgood and Company, 1879.
- MOODIE, Susanna, *Life in the Clearings versus the Bush* [1853], Toronto, McClelland & Stewart, 1989.
- NEEDLER, George Henry (dir.), *Letters of Anna Jameson to Ottilie von Goethe*, London, Oxford University Press, 1939.
- PARKES, Bessie, *Vignettes: Twelve Biographical Sketches*, London, Alexander Strahan, 1866.
- PRICE, Uvedale, *An Essay on the Picturesque* [1794], London, J. Robson, 1796.
- SAINT-ELME, Ida, *La Contemporaine en Égypte, pour faire suite aux Souvenirs d'une femme : sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration*, 6 vol., Paris, Ladvocat, 1831.
- SCADDING, Henry, « Mrs. Jameson on Shakespeare and the Collier Emendations », *The Week*, 1892.
- SCHOOLCRAFT, Henry Rowe, *Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontiers: with brief Notices of Passing Events, Facts, and Opinions, A.D. 1812 to A.D. 1842*, Philadelphia, Lippincott, Grambo and Co., 1851.
- SHAKESPEARE, William, *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, trad. François-Victor Hugo, Paris, Pagnerre, 1865-1872.
- SHAKESPEARE, William, *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, trad. François-Victor Hugo, t. IV, *Les Jaloux I*, Paris, Pagnerre, 1859.
- SHAKESPEARE, William, *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, trad. François-Victor Hugo, t. VIII, *Comme il vous plaira*, Paris, Pagnerre, 1872.
- SHAKESPEARE, William, *The Winter's Tale* [1610], London, Methuen, 2010, coll. « The Arden Shakespeare Third Series ».
- The Victoria Regia: A Volume of Original Contributions in Poetry and Prose*, éd. Adelaide A. Procter, London, Emily Faithfull and Co., Victoria Press, 1861.

- TRAILL, Catharine Parr, *The Backwoods of Canada: Selections* [1836], Toronto, McClelland & Stewart, 1966.
- TROLLOPE, Anthony, *Travelling Sketches*, London, Chapman and Hall, 1866.
- VICTORIA (Queen), *Journals*, <http://www.queenvictoriasjournals.org>.
- WOLLSTONECRAFT, Mary, *Lettres de Scandinavie. Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark* [1796], trad. Nathalie Bernard et Stéphanie Gourdon, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2013.
- WOOLF, Virginia, *Orlando* [1928], London, World's Classics, 1992.

SOURCES SECONDAIRES

Anna Jameson

- ANTOR, Heinz, « Anna Brownell Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* [1838]: A European Woman's View of the New World », dans Heinz ANTOR, Gordon BÖLLING, Annette KERN-STÄHLER, Klaus STIERSTORFER (dir.), *Refractions of Canada in European Literature and Culture*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2005, p. 29-53.
- BENTLEY, D. M. R., « Chapter 3: Anna Jameson on the Thames, Upper Canada: The Emergent Structures of British North America », dans *Canadian Architexts: Essays on Literature and Architecture in Canada: 1759-2006*, London (Ontario), Canadian Poetry Press, 2009, <http://canadianpoetry.org/canadianArchitexts/essays/jameson.html>, consulté le 5 avril 2020.
- BOOTH, Alison, « The Lessons of the Medusa: Anna Jameson and Collective Biographies of Women », *Victorian Studies*, vol. 42, n° 2, 1999, p. 257-288.
- BREHM, Victoria, « Inventing Iconography on the Accessible Frontier: Harriet Martineau, Anna Jameson, and Margaret Fuller on the Great Lakes », *Prospects*, n° 24, octobre 1999, p. 67-98.
- BUSS, Helen M., « Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* as Epistolary Dijournal », dans Marlene KADAR, (dir.), *Essays on Life Writing: From Genre to Critical Practice*, Toronto, University of Toronto Press, 1992, p. 42-60.
- CLARKE, Norma, « Anna Jameson: "The Idol of Thousands of Young Ladies" », dans Mary HILTON et Pam HIRSCH (dir.), *Practical Visionaries:*

- Women, Education and Social Progress 1790-1930*, Harlow, Pearson Education, 2000, p. 69-83.
- EDWARDS, Sophie Anne, « Carriage and Canoe: The Material Vessels of Anna Brownell Jameson's Voyage in Upper Canada », dans Sutapa DUTTA (dir.), *British Women Travellers: Empire and Beyond, 1770-1870*, New York, Routledge, 2019, p. 220-238.
- ERNSTROM, Adele M., « The Afterlife of Mary Wollstonecraft and Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », *Women's Writing*, vol. 4, n° 2, 1997, p. 277-297.
- FRIEDWALD, Bina, « "Femininely Speaking": Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », dans Shirley NEUMAN et Smaro KAMBOURELI (dir.), *A Mazing Space: Writing Canadian Women Writing*, Edmonton, Longspoon, 1986, p. 62-73.
- GERRY, Thomas M. F., « "I Am Translated": Anna Jameson's Sketches and *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », *Journal of Canadian Studies*, vol. 25, n° 4, hiver 1990-1991, p. 34-49.
- HUTCHINGS, Kevin et BOUCHARD, Blake, « The Grave-Robber and the Paternalist: Anna Jameson and Sir Francis Bond Head among the Anishinaabe Indians », *Romanticism*, vol. 18, n° 2, 2012, p. 165-181.
- JOHNS, Alessa, *Bluestocking Feminism and British-German Cultural Transfer, 1750-1837*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2014.
- JOHNSTON, Judith, *Anna Jameson: Victorian, Feminist, Woman of Letters*, Aldershot, Scolar Press, 1997.
- LARSEN HOECKLEY, Cheri L. (dir.), introduction à Anna JAMESON, *Shakespeare's Heroines: Characteristics of Women: Moral, Poetical and Historical*, Peterborough, Broadview Press, 2005, p. 9-37.
- MATTHEWS, Charity, « Romantic Aesthetics, Gender and Transatlantic Travel in Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », dans Kevin HUTCHINGS et Julia WRIGHT (dir.), *Transatlantic Literary Exchanges 1790-1870: Gender, Race, and Nation*, Farnham, Ashgate, 2011, p. 39-59.
- MOINE, Fabienne, « *The Diary of an Ennuyée*: Anna Jameson's Sentimental Journey to Italy or the Exile of a Fragmented Heart », dans Barbara SCHAFF (dir.), *Exiles, Emigrés and Intermediaries. Anglo-Italian Cultural Transactions*, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 289-300.

- MONKMAN, Leslie, « Primitivism and a Parasol: Anna Jameson's Indians », *Essays on Canadian Writing*, n° 29, 1984, p. 85-95.
- MONTICELLI, Rita, « The double and its Limit: Passages and Translations in the Travel Diary of Anna Jameson in Canada [1838] », dans Vita FORTUNATI, Rita MONTICELLI et Maurizio ASCARI (dir.), *Travel Writing and the Female Imaginary*, Bologna, Pàtron Editore, 2001, p. 45-57.
- QUAIREAU, Anne-Florence, *L'Irlandaise et le Peau-Rouge. Le jeu des identités dans la production canadienne d'Anna Jameson*, thèse sous la dir. de Frédéric Regard, université Paris-Sorbonne, 2013.
- , « Dislocation, Remembering and Reforming in Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles* [1838] », dans Catherine DELMAS et André DODEMAN (dir.), *Re/membering Place*, Bern, Peter Lang, 2013, p. 63-77.
- , « De femme à femme : la "refiguration" de la lectrice dans *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* [1838] d'Anna Jameson », *L'Atelier*, vol. 6, n° 2, 2014, p. 24-44.
- , « "I am a woman" : la reconfiguration des genres dans *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* [1838] », dans Vincent BROQUA et Isabelle ALFANDARY (dir.), *Genres/Genre dans la littérature anglaise et américaine*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2015, t. I, p. 122-135.
- , « (Per)forming the Self through the Other: Gender, Transgression, Writing in Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles* [1838] », dans Vanessa ALAYRAC-FIELDING & Claire DUBOIS (dir.), *The Foreignness of Foreigners: Cultural Representations of the Other in the British Isles (17th-20th Centuries)*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2015, p. 90-103.
- , « Problèmes de définition : le récit canadien d'Anna Jameson », *Représentations dans le monde anglophone*, numéro spécial : « Appellation(s) : Naming, Labelling, Addressing », juin 2015, p. 27-43.
- , « Reading and Rewriting Herself: Anna Jameson's Literary Exploration of Canada », dans Valérie BAISNÉE-KEAY, Corinne BIGOT, Nicoleta ALEXOAE-ZAGNI et Claire BAZIN (dir.), *Women's Life Writing and the Practice of Reading: She Reads to Write Herself*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018, p. 67-81.
- ROY, Wendy, « "Here is the Picture as Well as I Can Paint it": Anna Jameson's Illustrations for *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », *Canadian Literature*, n° 177, été 2003, p. 97-119.

—, *Maps of Difference: Canada, Women, and Travel*, Montreal & Kingston/London/Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2005.

SCOTT, Jennifer, « Shifting Perspectives: Visual Representation and the Imperial "I" in Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* (1838) », dans Frédéric REGARD (dir.), *British Narratives of Exploration: Case Studies on the Self and Other*, London, Pickering and Chatto, 2009, p. 153-165.

THOMAS, Clara, *Love and Work Enough: The Life of Anna Jameson*, Toronto, University of Toronto Press, 1967.

—, postface (« afterword ») [1990] à *Winter Studies and Summer Rambles in Canada*, Toronto, McClelland & Stewart, 2008, p. 589-596.

YORK, Lorraine, « "Sublime Desolation": European Art and Jameson's Perceptions of Canada », *Mosaic*, vol. 19 n° 2, printemps 1986, p. 43-56.

ZELLER THOMAS, Christa, « "I Shall Take to Translating": Transformation, Translation and Transgression in Anna Jameson's *Winter Studies and Summer Rambles in Canada* », dans Gillian E. DOW (dir.), *Translators, Interpreters, Mediators: Women Writers 1700-1900*, Bern, Peter Lang, 2007, p. 175-190.

Le récit de voyage

ADAMS, Percy G., *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, University Press of Kentucky, 1983.

ANTOINE, Philippe, préface à Roland LE HUENEN, *Le Récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2015, p. 9-15.

BATTEN, Charles L. Jr, *Pleasurable Instruction: Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1978.

BASSNETT, Susan, « Travel Writing and Gender », dans Peter HULME et Tim YOUNGS (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 223-241.

BAYARD, Pierre, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2012.

BIRD, Dúnlaith, *Travelling in Different Skins. Gender Identity in European Women's Oriental Travelogues, 1850-1950*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

- , « Travel Writing and Gender », dans Carl THOMPSON (dir.), *Routledge Companion to Travel Writing*, London/New York, Routledge, 2016, p. 35-45.
- BOHLS, Elizabeth A., *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- BORM, Jan, « Defining Travel: On the Travel Book, Travel Writing and Terminology », dans Glenn HOOPER et Tim YOUNGS (dir.), *Perspectives on Travel Writing*, Aldershot, Ashgate, 2004, p. 13-26.
- BRAHIMI, Denise « Femmes voyageuses au XIX^e siècle : la possibilité d'un classement ? », dans Frank ESTELMANN, Sarga MOUSSA et Friedrich WOLFZETTEL (dir.), *Voyageuses Européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, p. 257-274.
- BUZARD, James « The Grand Tour and After (1660-1840) », dans Peter HULME et Tim YOUNGS (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 37-52.
- CHAUDHURI, Nupur et STROBEL, Margaret (dir.), *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1992.
- DUFIEF, Pierre-Jean, présentation à Pierre-Jean DUFIEF (dir.), *La Lettre de voyage. Actes du colloque de Brest, novembre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 5-10.
- FORTUNATI, Vita, MONTICELLI, Rita et ASCARI, Maurizio, introduction à Vita FORTUNATI, Rita MONTICELLI et Maurizio ASCARI (dir.), *Travel Writing and the Female Imaginary*, Bologna, Pàtron Editore, 2001, p. 5-16.
- FOSTER, Shirley, *Across New Worlds: Nineteenth-Century Women Travellers and their Writings*, London, Harvester Wheatsheaf, 1990.
- et MILLS, Sara, *An Anthology of Women's Travel Writing*, Manchester, Manchester University Press, 2002.
- GHOSE, Indira, *Women Travellers in Colonial India: The Power of the Female Gaze*, Oxford, Oxford University Press, 1998.
- HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « Le langage littéraire des femmes enquêtrices », dans Stéphane MICHAUD (dir.), *Un Fabuleux destin. Flora Tristan*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1985, p. 95-106.
- JOHNSTON, Judith, *Victorian Women and the Economies of Travel, Translation and Culture, 1830-1870*, Farnham, Ashgate, 2013.

- KEIGHREN, Innes M., WITHERS, Charles W. J. et BELL, Bill, *Travels into Print: Exploration, Writing, and Publishing with John Murray, 1773-1859*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 2015.
- KINSLEY, Zoë, « Travelogues, Diaries, Letters », dans Nandini DAS et Tim YOUNGS (dir.), *The Cambridge History of Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 408-422.
- KORTE, Barbara, *English Travel Writing: From Pilgrimages to Postcolonial Explorations* [1996], trad. Catherine Matthias, New York, St Martin's Press/Palgrave, 2000.
- KIRKPATRICK, F. A., « The Literature of Travel, 1700-1900 », dans Adolphus William WARD et Alfred Rayney WALLER (dir.), *The Cambridge History of English Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1916, vol. XIV, p. 240-256.
- LE HUENEN, Roland, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », dans *Le Récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2015, p. 23-36.
- LAWRENCE, Karen, *Penelope Voyages: Women and Travel in the British Literary Tradition*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1994.
- MAGRI-MOURGUES, Véronique, *Le Voyage à pas comptés. Pour une poétique du récit de voyage au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2009.
- MILLS, Sara, *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- , *Gender and Colonial Space*, Manchester, Manchester University Press, 2005.
- MONICAT, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996.
- MONTALBETTI, Christine, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, PUF, 1997.
- PASQUALI, Adrien, *Le Tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.
- PRATT, Mary Louise, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- PICKFORD, Susan, « The Page as Private/Public Space in Mariana Starke's *Travel Writings on Italy* », dans Julia KUEHN et Paul SMETHURST (dir.), *Travel Writing, Form, and Empire: The Poetics and Politics of Mobility*, London/New York, Routledge, 2009, p. 64-79.

—, *Le Voyage excentrique. Jeux textuels et paratextuels dans l'anti-récit de voyage, 1760-1850*, Lyon, ENS éditions, 2018.

SAUNDERS, Clare Broome (dir.), *Women, Travel Writing, and Truth*, New York/Abingdon, Routledge, 2014.

SMETHURST, Paul, introduction à Julia KUEHN et Paul SMETHURST (dir.), *Travel Writing, Form, and Empire: The Poetics and Politics of Mobility*, London/New York, Routledge, 2009, p. 1-18.

THOMPSON, Carl, *Travel Writing*, London/New York, Routledge, 2011.

—, « Journeys to Authority: Reassessing Women's Early Travel Writing, 1763-1862 », *Women's Writing*, vol. 24, n° 2, 2017, p. 131-150.

—, « Nineteenth-Century Travel Writing », dans Nandini DAS et Tim YOUNGS (dir.), *The Cambridge History of Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 108-124.

TURNER, Katherine, *British Travel Writers in Europe 1750-1800: Authorship, Gender and National Identity*, Aldershot, Ashgate, 2001.

URBAIN, Jean-Didier, *Secrets de voyage : Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot & Rivages, 1998.

VANFASSE, Nathalie, *La Plume et la Route. Charles Dickens écrivain-voyageur*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017.

VIVIÈS, Jean, *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle. De l'inventaire à l'invention*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999.

WATSON, Alex, « The Garden of Forking Paths: Paratexts in Travel Literature », dans Julia KUEHN et Paul SMETHURST (dir.), *New Directions in Travel Writing Studies*, London/New York, Palgrave Macmillan, 2015, p. 54-68.

WOLFZETTEL, Friedrich, « Ouverture : Récit de voyage et écriture féminine », dans Frank ESTELMANN, Sarga MOUSSA et Friedrich WOLFZETTEL (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, p. 19-36.

Genres autobiographique et épistolaire

ANDERSON, Linda, « At the Threshold of Self: Women and Autobiography », dans Moira MONTEITH (dir.), *Women's Writing: A Challenge to Theory*, Brighton, Harvester, 1987, p. 54-71.

- BRANT, Clare, « Varieties of Women's Writing », dans Vivien JONES (dir.), *Women and Literature in Britain 1700-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 285-305.
- DIAZ, Brigitte, *L'Épistolaire ou la Pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2002.
- et SIESS, Jürgen, avant-propos à Brigitte DIAZ et Jürgen SIESS (dir.), *L'Épistolaire au féminin. Correspondances de femmes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006.
- DOSSENA, Marina et TIEKEN-BOON VAN OSTADE, Ingrid, introduction à *Studies in Late Modern English Correspondence. Methodology and Data*, Bern, Peter Lang, 2008.
- FAVRET, Mary, *Romantic Correspondence: Women, Politics, and the Fiction of Letters*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- HOW, James, *Epistolary Spaces. English Letter Writing from the Foundation of the Post Office to Richardson's Clarissa*, Aldershot, Ashgate, 2003.
- LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique* [1975], Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- et BOGAERT, Catherine, *Un Journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Éditions Textuel, 2003.
- MYERS, Mitzi, « Mary Wollstonecraft's *Letters Written... in Sweden*: Toward Romantic Autobiography », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, vol. 8, 1979, p. 165-185.
- PLANTÉ, Christine, introduction à Christine PLANTÉ (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 11-24.
- SIMON-MARTIN, Meritxell, *Barbara Bodichon's Bildung: Education, Feminism and Agency in Epistolary Narratives*, thèse sous la dir. de Stephanie Spencer et Joyce Goodman, University of Winchester, 2012.
- SMITH, Sidonie, « Performativity, Autobiographical Practice, Resistance », *a/b: Auto/Biography Studies*, vol. 10, n° 1, 1995, p. 17-33.
- VIOLI, Patrizia, « Letters », dans Teun A. van DIJK (dir.), *Discourse and Literature: New Approaches to the Analyses of Literary Genres*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1985, p. 149-167.

WHITLOCK, Gillian, *The Intimate Empire: Reading Women's Autobiography*, London/New York, Cassell, 2000.

Contexte victorien

BEER, Gillian, *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction* [1983], Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

BRANTLINGER, Patrick, *Taming Cannibals: Race and the Victorians*, Ithaca/London, Cornell University Press, 2011.

DAVIE, Neil, *L'Évolution de la condition féminine en Grande-Bretagne à travers les textes juridiques fondamentaux de 1830 à 1975*, Lyon, ENS Éditions, 2011.

382

KILLHAM, John, « The Feminist Controversy in England prior to "The Princess"—I », dans *Tennyson and the Princess: Reflections of an Age*, London, The Athlone Press, 1958, p. 86-119.

LOW, Sampson (éd.), *The English Catalogue of Books from 1835 to 1863*, London, Sampson Low, son, and Marston, 1864.

MIDGLEY, Clare, *Feminism and Empire: Women Activists in Imperial Britain, 1790-1865*, London/New York, Routledge, 2007.

MILLER, Kerby, *Emigrants and Exiles: Ireland and the Irish Exodus to North America*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1985.

MONACELLI, Martine, « Introduction : Des hommes "féministes" ? », dans Martine MONACELLI et Michel PRUM (dir.), *Ces hommes qui épousèrent la cause des femmes. Dix pionniers britanniques*, Paris, Les Éditions de l'Atelier/ Les Éditions ouvrières, 2010.

RENDALL, Jane, « The Condition of Women, Women's Writing and the Empire in Nineteenth-Century Britain », dans Catherine HALL et Sonya O. ROSE, *At Home with the Empire: Metropolitan Culture and the Imperial World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 101-121.

RICHARDSON, Sarah, *The Political Worlds of Women: Gender and Politics in Nineteenth Century Britain*, London/New York, Routledge, 2013.

RUIZ, Marie, *British Female Emigration Societies and the New World, 1860-1914*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2017.

VICKERY, Amanda, « Golden Age to Separate Spheres? A Review of the Categories and Chronology of English Women's History », *The Historical Journal*, vol. 36, n° 2, 1993, p. 383-414.

WELCH, Robert (dir.), *The Oxford Companion to Irish Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

Littérature et culture allemandes

ASSMANN, Aleida, *Construction de la mémoire nationale. Une brève histoire de l'idée allemande de Bildung* [1993], trad. Françoise Laroche, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1994.

BERMAN, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

FURST, Lilian R., *Romanticism in Perspective: A Comparative Study of Aspects of the Romantic Movements in England, France and Germany*, London, MacMillan, 1969.

GOUZÉ, Marjanne E., introduction à *Challenging Separate Spheres: Female Bildung in Eighteenth- and Nineteenth-Century Germany*, Bern, Peter Lang, 2007, p. 11-30.

HEIN, Karsten, *Ottolie von Goethe (1796-1872), Biographie und literarische Beziehungen der Schwiegertochter Goethes*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2001.

SCHULTZ, Arthur, « Margaret Fuller: Transcendentalist Interpreter of German Literature », dans Joel MYERSON (dir.), *Critical Essays on Margaret Fuller*, Boston, G. K. Hall, 1980, p. 199-208.

SCHÖPP, Joseph C., « Playing the Eclectic: Margaret Fuller's Creative Appropriation of Goethe », dans Charles CAPPER et Cristina GIORCELLI (dir.), *Margaret Fuller: Transatlantic Crossings in a Revolutionary Age*, Madison, University of Wisconsin Press, 2007, p. 27-44.

Écriture de l'environnement, de la nature et du paysage

APPLETON, Jay, *The Experience of Landscape* [1974], Chichester, John Wiley & Sons, 1996.

BATE, Jonathan, *The Song of the Earth*, London, Picador, 2000.

BERMINGHAM, Ann, *Landscape and Ideology: The English Rustic Tradition, 1740-1860*, London, Thames & Hudson, 1987.

BRENNAN, Matthew C., *Wordsworth, Turner and the Romantic Landscape: A Study of the Traditions of the Picturesque and the Sublime*, Columbia, Camden House, 1987.

- BRUNET, François, « Traduire le paysage absolu. À propos des cartes postales de Niagara », *Revue française d'études américaines*, n° 80, « Traduire l'Amérique », mars 1999, p. 33-55.
- BUELL, Lawrence, *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.
- DUNCAN, James et Nancy, « (Re)reading the landscape », *Society and Space*, vol. 6, n° 2, juin 1988, p. 117-126.
- EAGLETON, Terry, *The Ideology of the Aesthetic*, Oxford, Basil Blackwell, 1990.
- HUTCHINGS, Kevin, *Romantic Ecologies and Colonial Cultures in the British Atlantic World, 1770-1850*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2009.
- , « Romantic Niagara: Environmental Aesthetics, Indigenous Culture, and Transatlantic Tourism, 1794-1850 », dans Kevin HUTCHINGS et Julia M. WRIGHT (dir.), *Transatlantic Literary Exchanges, 1790-1870: Gender, Race, and Nation*, Farnham, Ashgate, 2011, p. 153-168.
- KOLODNY, Annette, *The Lay of the Land: Metaphor as Experience and History in American Life and Letters*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1975.
- , *The Land Before Her: Fantasy and Experience of the American Frontiers, 1630-1830*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1984.
- MCGREEVY, Patrick, « Niagara as Jerusalem », *Landscape*, vol. 28, n° 2, 1985, p. 26-32.
- , « Reading the Texts of Niagara Falls: The Metaphor of Death », dans Trevor J. BARNES et James S. DUNCAN (dir.), *Writing Worlds: Discourse, Text and Metaphor in the Representation of Landscape* [1992], London/New York, Routledge, 2001, p. 50-72.
- MELLOR, Mary, *Feminism and Ecology*, Cambridge, Polity Press, 1997.
- MULVEY, Christopher, *Anglo-American Landscapes. A Study of Nineteenth-Century Anglo-American Travel Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- OERLEMANS, Onno, *Romanticism and the Materiality of Nature*, Toronto, University of Toronto Press, 2002.
- ORTNER, Sherry B., « Is Female to Male as Nature to Culture? », dans Michelle Zimbalist ROSALDO et Louise LAMPHÈRE (dir.), *Woman, Culture, and Society*, Stanford, Stanford University Press, 1974, p. 67-87.

ROSE-REDWOOD, Reuben, ALDERMAN, Derek et AZARYAHU, Maoz, « Geographies of Toponymic Inscription: New Directions in Critical Place-Name Studies », *Progress in Human Geography*, vol. 34, n° 4, août 2010, p. 453-470.

ROSE, Gillian, *Feminism and Geography: The Limits of Geographical Knowledge*, Cambridge, Polity Press, 1993.

SCHAMA, Simon, *Landscape and Memory*, New York, Alfred A. Knopf, 1995.

REVIE, Linda L., *The Niagara Companion: Explorers, Artists, and Writers at the Falls, from Discovery through the Twentieth Century*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2003.

—, « On Being “Anti-Sublimed”: Early Tales of Fear and Glory at Niagara Falls », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, n° 39-40, « Culture – Natures in Canada/Culture – natures au Canada », 2009, p. 109-127.

SOPER, Kate, *What is Nature? Culture, Politics and the Non-Human*, Oxford/Cambridge, Blackwell, 1995.

WESTLING, Louise, *The Green Breast of the New World: Landscape, Gender, and American Fiction*, Athens (USA), The University of Georgia Press, 1996.

Le Canada : contexte et littérature

ATWOOD, Margaret, *The Journals of Susanna Moodie*, Toronto, Oxford University Press, 1970.

—, *Survival: A Thematic Guide to Canadian Literature*, Toronto, House of Anansi Press, 1972.

BENSON, Eugene et TOYE, William (dir.), *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto/Oxford/New York, Oxford University Press, 1997.

BIGOT, Corinne, « Did They Go Native? Representations of First Encounters and Personal Interrelations with First Nations Canadians in Susanna Moodie and Catharine Parr Traill », *Journal of Commonwealth Literature*, vol. 49, n° 1, mars 2014, p. 99-111.

CRAIG, Gerald M., *Early Travellers in the Canadas 1791-1867*, Toronto, The MacMillan Company of Canada, 1855.

COLOMBO, John Robert, *Colombo's Canadian References*, Toronto, Oxford University Press, 1976.

- DAHLIE, Hallvard, *Varieties of Exile: The Canadian Experience*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1986.
- DVORÁK, Marta, « Susanna Moodie's "Langscape" », dans Michèle KALTEMBACK et Marcienne ROCARD (dir.), *Lecture(s) du paysage canadien/ Decoding and Telling the Canadian Landscape*, Talence, Afec, 2002, p. 87-96.
- FOWLER, Marian, *The Embroidered Tent: Five Gentlewomen in Early Canada: Elizabeth Simcoe, Catharine Parr Traill, Susanna Moodie, Anna Jameson, Lady Dufferin*, Toronto, House of Anansi Press, 1982.
- FRYE, Northrop, « Conclusion to a *Literary History of Canada* » [1965], dans *The Bush Garden: Essays on the Canadian Imagination* [1971], Toronto, House of Anansi Press, 1995, p. 215-253.
- GERSON, Carole, « Nobler Savages: Representations of Native Women in the Writings of Susanna Moodie and Catharine Parr Traill », *Journal of Canadian Studies*, vol. 32, n° 2, mai 1997, p. 5-21.
- GLICKMAN, Susan, *The Picturesque and the Sublime: A Poetics of the Canadian Landscape*, Buffalo, McGill-Queen's University Press, 1998.
- HENDERSON, Jennifer, *Settler Feminism and Race Making in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2003.
- LACROIX, Jean-Michel, *Histoire du Canada. Des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2016.
- LE JEUNE, Françoise, « L'Autobiographie coloniale au féminin : une tentative de définition du genre à travers les premiers écrits publiés des émigrantes britanniques au Canada », dans Ginette CASTRO et Marie-Lise PAOLI (dir.), *Écritures de femmes et autobiographie*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2001, p. 119-142.
- , *How Canada is Described in the Writings of Nineteenth-Century Canadian Women: The Feminine Experience in the Margins of the British Empire*, Lewiston, Edwin Mellen Press, 2012.
- MCGREGOR, Gaile, *The Wacousta Syndrome: Explorations in the Canadian Landscape*, Toronto, University of Toronto Press, 1985.
- MUNRO, Alice, "Before the Change", dans *The Love of a Good Woman*, New York, Vintage International, 1998.
- NEW, William H. (dir.), *Encyclopedia of Literature in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2002.

- OMHOVÈRE, Claire, « Out of Garrison and Beyond: The Rewriting of the Landscape Tradition in Contemporary Canadian Fiction », dans Pascale GUIBERT (dir.), *Reflective Landscapes of the Anglophone Countries*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2011, p. 85-103.
- PERRY, Adele, « Whose Sisters and What Eyes? White Women, Race, and Immigration to British Columbia, 1849-1871 », dans Marlene EPP, Franca IACOVETTA, et Frances SWYRIPA (dir.), *Sisters or Strangers? Immigrant, Ethnic and Racialized Women in Canadian History*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 2004, p. 49-70.
- THORNER, Thomas (dir.), *“A Few Acres of Snow”: Documents in Canadian History, 1577-1867*, Peterborough, Broadview Press, 1997.

Écriture, lecture et histoire des femmes

- EGER, Elizabeth, GRANT, Charlotte, Ó GALLCHOIR, Clíona et WARBURTON, Penny, « Introduction: Women, Writing and Representation », dans Elizabeth EGER, Charlotte GRANT, Clíona Ó GALLCHOIR et Penny WARBURTON (dir.), *Women, Writing and the Public Sphere, 1700-1830*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 1-23.
- BROWNSTEIN, Rachel M., *Becoming a Heroine: Reading about Women in Novels*, [1982], Harmondsworth, Penguin Books, 1984.
- FLINT, Kate, *The Woman Reader, 1837-1914*, Oxford, Clarendon Press, 1993.
- FLOTOW, Luise von, préface à Luise von FLOTOW (dir.), *Translating Women*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2011, p. 1-10.
- GEORGI-FINDLAY, Brigitte, *The Frontiers of Women's Writing: Women's Narratives and the Rhetoric of Westward Expansion*, Tucson, The University of Arizona Press, 1996.
- GILBERT, Sandra et GUBAR, Susan, *The Madwoman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination* [1979], New Haven/London, Yale University Press, 2000.
- GOURDON, Stéphanie, *L'Écriture expérimentale de Mary Wollstonecraft. Normes et formes*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- MOERS, Ellen, *Literary Women: The Great Writers* [1963], London, W. H. Allen, 1977.

- STRACHEY, Ray, *The Cause: A Short History of the Women's Movement in Great Britain* [1928], London, Virago, 1978.
- Écriture et construction de l'altérité*
- ASHCROFT, Bill, GRIFFITHS, Gareth et TIFFIN, Helen, *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literature* [1989], London/New York, Routledge, 2003.
- BHABHA, Homi, *The Location of Culture* [1994], London/New York, Routledge, 2004.
- CERTEAU, Michel de, « Ethno-graphie », dans *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 245-283.
- , « Montaigne : "Des cannibales" », dans *Le Lieu de l'Autre. Histoire religieuse et mystique*, éd. Luce Giard, Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, 2005, p. 249-261.
- COLLEY, Linda, *Britons: Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven/London, Yale University Press, 1992.
- , *Captives: Britain, Empire and the World, 1600-1850*, London, Jonathan Cape, 2002.
- CURTIS, Lewis Perry Jr., *Anglo-Saxons and Celts: A Study of Anti-Irish Prejudice in Victorian England*, New York, New York University Press, 1968.
- DEROUNIAN-STODOLA, Kathryn Zabelle et LEVERNIER, James Arthur, *The Indian Captivity Narrative, 1550-1900*, New York, Twayne Publishers, 1993.
- FABIAN, Johannes, *Time and the Other: How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia University Press, 1983.
- FLINT, Kate, *The Transatlantic Indian, 1776-1930*, Princeton, Princeton University Press, 2009.
- FULFORD, Tim, *Romantic Indians: Native Americans, British Literature, and Transatlantic Culture 1756-1830*, Oxford, Oxford University Press, 2006.
- GIKANDI, Simon, *Maps of Englishness: Writing Identity in the Culture of Colonialism*, New York, Columbia University Press, 1996.
- HONOUR, Hugh, *The New Golden Land: European Images of America from the Discoveries to the Present Time*, London, Allen Lane, 1975.
- HULME, Peter, *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean, 1492-1797*, London, Methuen, 1986.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon, 1973.
- , *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.

- MALDENT, Olivier, *La Représentation du corps du « non-civilisé » dans les îles britanniques, 1776-1815*, thèse sous la dir. d'Isabelle Bour, université Sorbonne Nouvelle, 2011.
- MONTAIGNE, Michel de, *Essais* [1580], éd. Pierre Villey, Paris, PUF, 1990.
- PEARCE, Roy Harvey, *Savagism and Civilisation: A Study of the Indian and the American Mind* [1953], Berkeley & Los Angeles/London, University of California Press, 1988.
- PRUM, Michel, introduction à Michel PRUM (dir.), *Exclure au nom de la race*, Paris, Syllepse, 2000, p. 7-22.
- ROMANI, Roberto, *National Character and Public Spirit in Britain and France, 1750-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.
- ROYOT, Daniel, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 2007.
- RUBIK, Margarete, « Aphra Behn, the ethnologist: Encounters with "primitive" tribes in *Oroonoko* and other travelogues », dans Annamaria LAMARRA et Bernard DHUICQ (dir.), *Aphra Behn In/And Our Time*, Paris, Les Éditions d'en face, 2008, p. 36-47.
- SAID, Edward W., *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979.
- SAYRE, Gordon, *Les Sauvages Américains: Representations of Native Americans in French and English Colonial Literature*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1997.
- SAYRE, Robert, *La Modernité et son autre. Récits de la rencontre avec l'Indien en Amérique du Nord au XVIII^e siècle*, Bécherel, Les Perséides, 2008.
- SPIVAK, Gayatri, « Can the Subaltern Speak? Speculations on Widow Sacrifice », dans Cary NELSON et Lawrence GROSSBERG (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Basingstoke, Macmillan, 1988, p. 271-313.
- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- TORGOVNICK, Marianna, *Gone Primitive: Savage Intellectuals, Modern Lives*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1990.
- VAN DER BEETS, Richard, « The Indian Captivity Narrative as Ritual », *American Literature*, vol. 43, n° 4, 1972, p. 548-562.
- YOUNG, Robert, *The Idea of English Ethnicity*, Oxford, Blackwell Publishing, 2007.
- WILSON, Kathleen, *The Island Race: Englishness, Empire and Gender in the Eighteenth Century*, London/New York, Routledge, 2003.

Théorie critique et philosophie

- ALTHUSSER, Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (notes pour une recherche) », *La Pensée*, n° 151, 1970, p. 3-38.
- ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* [1983, 1991], London/New York, Verso, 2006.
- BACHELARD, Gaston, *La Poétique de l'espace* [1957], Paris, PUF, 1992.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. Andrée Robel, Paris, Gallimard, 1970.
- , *Esthétique de la création verbale* [1979], trad. Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984.
- BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York/London, Routledge, 1990.
- COMPAGNON, Antoine, *La Seconde main ou le Travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- DELEUZE, Gilles et PARNET, Claire, *Dialogues* [1977], Paris, Flammarion, 1996.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 2, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- FOUCAULT, Michel, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical* [1963], Paris, PUF, 1972.
- , *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- , « Des espaces autres », dans *Dits et écrits (1954-1988)*, t. II, 1970-1975 [1994], Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 1571-1581.
- FREUD, Sigmund, *L'Interprétation du rêve* [1900], trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions du Seuil, 2014.
- GOFFMAN, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life* [1956], London/New York, Penguin books, 1990.
- HOLQUIST, Michael, *Dialogism: Bakhtin and His World*, London/New York, Routledge, 1990.
- LECERCLE, Jean-Jacques, « Le plus beau est toujours le plus long », *La Licorne*, vol. 54, « Le détour », dir. Liliane Louvel, 2000, p. 23-33.
- RANCIÈRE, Jacques, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique éditions, 2000.
- , *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007.
- RICCEUR, Paul, *Temps et récit*, t. III, *Le Temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

—, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

SAID, Edward W., *Beginnings. Intention and Method* [1975], New York, Columbia University Press, 1985.

Analyse du discours

AMOSSY, Ruth, introduction à Ruth AMOSSY (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 9-30.

AUSTIN, John Langshaw, *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

DIAMOND, Julie, *Status and Power in Verbal Interaction: A Study of Discourse in a Close-Knit Social Network*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1996.

CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain (dir.), *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres* [1969], Paris, Robert Laffont, 1982, p. 623.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « Théorie des faces et analyse conversationnelle », dans Robert CASTEL, Jacques COSNIER et Isaac JOSEPH (dir.), *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Éditions de Minuit, 1989, p. 155-179.

MAINGUENEAU, Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.

— et COSSUTTA, Frédéric, « L'analyse des discours constituants », *Langages*, vol. 29, n° 117, 1995, p. 112-125.

Texte et image

KRIEGER, Murray, *Ekphrasis: The Illusion of the Natural Sign*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992.

LOUVEL, Liliane, *L'Œil du texte. Texte et image dans la littérature de langue anglaise*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998.

MITCHELL, W. J. Thomas, *Iconology: Image, Text, Ideology*, London, The University of Chicago Press, 1986.

INDEX DES PERSONNES

A _____

Adamberger, Antonie 55
 Arnim, Bettina von 320, 321
 Arnold, Matthew 359
 Austin, Sarah Taylor 27, 111, 367

B _____

Baillie, Joanna 120, 125
 Bakhtine, Mikhaïl Mikhaïlovitch 244
 Barrett Browning, Elizabeth 21, 27
 Blackburn, Helen 28
 Bodichon, Barbara Leigh Smith 28,
 30, 112
 Bossuet, Jacques Bénigne *dit* Bossuet
 82
 Boswell, James 120, 127, 239
 Bramhall, John 212
 Brontë, Charlotte 369
 Brougham, Henry, *Lord* 346
 Brown, James B. 366
 Browning, Robert 21, 27
 Bunyan, John 138
 Burke, Edmund 271-272, 278, 289,
 308
 Byron, Anne Isabella Milbanke, *Lady*
 19, 21, 27
 Byron, George Gordon, *Lord* 20, 120,
 146

C _____

Carlyle, Jane Welsh 27
 Carlyle, Thomas 111
 Carver, Jonathan 10

Champlain, Samuel de 10
 Charlevoix, Pierre François-Xavier
 de 10
 Colborne, John 32, 37, 135
 Coleridge, Samuel Taylor 21, 114,
 120, 127, 129-130, 347
 Cooper, James Fenimore 208
 Cowper, William 303

D _____

Davies, Emily 28
 Dickens, Charles 42, 350
 Dibdin, Charles 135-136
 Donne, John 101, 355
 Dryden, John 193
 Dumas, Alexandre 42
 Durham, *Lord, voir* Lambton, John
 George

E _____

Eckermann, Johann Peter 55, 105,
 111-112, 114-115, 120, 125, 128
 Eichendorff, Joseph von 285
 Eliot, George, *pseudonyme de* Mary
 Ann Evans 111, 148, 369

F _____

Faithfull, Emily 28, 360
 Fawkes, Guy 306
 Feuerbach, Ludwig 111
 Fichte, Johann Gottlieb 113
 Foucault, Michel 12, 46

Fuller, Margaret 114, 246, 252, 295,
308, 366-378
Freud, Sigmund 230
Frye, Northrop 327, 329

G

Gall, Franz Josef 181
Gaskell, Elizabeth 27, 368
Givins, James, *colonel* 178-179
Gilpin, William 271-272
Goethe, Johann Wolfgang von 55,
113, 115, 109-110, 119-121, 125-
126, 128, 320, 350, 368,
Goethe, Ottilie von 8, 18-19, 21, 30,
40, 60, 75, 84, 91, 96, 106, 108-115,
117, 120, 125-126, 178, 182-184,
210, 256, 278, 306, 316, 351
Grillparzer, Franz 120, 127
Grimké, Angelina Emily 367
Guillaume IV, *roi du Royaume-Uni et*
roi de Hanovre 35, 352, 354, 356
Graham, Maria, *épouse* Calcott 166

H

Hall, Basil 51, 81
Hawthorne, Nathaniel 295, 311
Hays, Matilda 28
Hazlitt, William 127-128
Head, Francis Bond 32, 35
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich 113,
262
Henry, Alexander 10, 72, 190, 240,
252-255
Herder, Johann Gottfried von 112
Hobbes, Thomas 212
Hoffman, Charles Fenno 208
Howitt, Mary 359
Hugo, Victor 42, 79

I

Irving, Washington 208

J

James, Henry 42, 250-255
Jameson, Robert Francis 11, 17,
20-22, 24, 29, 32, 40, 91, 129, 156,
199, 218, 225-227, 243, 247, 249,
349, 364
Jarvis, Samuel Peters 35, 139-140,
142, 178, 323-324
Johnson, Samuel 120, 127, 212, 239
Johnston, George 199-200, 216, 239,
243, 245, 247, 249
Johnston, John 34, 247
Johnston, Susan *ou*
Ozhaguscodaywayquay 35, 51,
203, 209, 242, 244-247, 250, 255,
257-261

K

Kant, Emmanuel 308
Kemble, Fanny, *épouse* Butler 18, 25,
35, 81, 299, 304
Krüger, Anna 55

L

La Hontan, Louis Armand de Lom
d'Arce, *baron de* 10
Lamb, Charles 21, 120, 127-128
Lambton, John George 32
Lenau, Nicolas, *pseudonyme de*
Nikolaus Franz Niembsch, *Edler*
von Strehlenau 110, 120
Léry, Jean de 202, 209
Lespinasse, Julie de 120-121
Lessing, Gotthold Ephraim 110
Lorrain, Claude *dit* Le Lorrain,
pseudonyme de Claude Gellée 274

M

Mackenzie, William Lyon 32
Macpherson, Gerardine 21, 111
Macpherson, Robert 21

Marryat, Frederick 38, 51, 246, 269
 Martineau, Harriet 11, 18-19, 27, 38,
 51, 81, 162, 269, 295-296, 359, 367-
 368
 McCrea, Jane 188
 McMurray, William 33, 35, 76
 McMurray, Charlotte Johnston
 33-35, 74, 76, 196, 214, 239-240,
 255-257
 Melbourne, William Lamb, *Lord*
 15-16, 30, 40
 Milton, John 120
 Montagu, Basil 21
 Montaigne, Michel de 209, 220
 Moodie, Susanna 36, 56, 79, 159, 362,
 366
 Morgan, *Lady* Sydney 367
 Müllner, Adolf 55, 110, 120, 125
 Murphy, Catherine Kate Charlotte
 19-20, 22, 23

N _____

Nerval, Gérard de, *pseudonyme de*
 Gérard Labrunie 42
 Norton, Caroline Elizabeth Sarah,
née Sheridan 30, 226, 368

O _____

O'Connell, Daniel 18
 Oehlenschläger, Adam 55, 110, 120

P _____

Parkes, Bessie Rayner *épouse* Belloc
 28, 30, 365
 Patmore, Coventry 60, 359
 Pardoe, Julia S. H. 40
 Pontiac *ou* Obwandiyag 187, 254
 Procter, Adelaide Anne 27, 359

R _____

Raupach, Ernst 110

Rogers, Robert 212
 Rousseau, Jean-Jacques 212
 Rowlandson, Mary White 10, 248
 Rückert, Friedrich 120
 Russell, John Russell 32

S _____

Saint-Elme, Ida 82, 132
 Sappho 120, 127
 Scadding, Henry 135-136
 Schiller, Friedrich von 110-111, 112,
 119, 124, 285, 350, 365
 Schoolcraft, Henry Rowe 33, 196,
 198, 201, 247, 269-270, 273, 275
 Schoolcraft, Jane Johnston *ou*
 Bamewawagezhikaquay 33-34, 137,
 143, 198, 200-201, 214, 221, 239-
 240, 243, 247, 255-261, 263, 366
 Scott, Walter 350
 Sedgwick, Catharine Maria 35, 40
 Shakespeare, William 18, 120, 124,
 135-136, 245, 285, 335, 350
 Sheridan, Richard Brinsley 30
 Siddons, Sarah 25
 Simcoe, Elizabeth 56, 295
 Smith, Adam 45
 Southey, Robert 120
 Spurzheim, Johann Gaspar 181
 Staël-Holstein, Germaine de *dite*
 Germaine de Staël 20, 118, 120, 146
 Stanley of Alderley, Henrietta Maria,
Lady 28
 Stendhal, *pseudonyme de* Marie-Henri
 Beyle 42
 Stevenson, Robert Louis 42
 Strauss, David Friedrich 111

T _____

Talbot, Thomas, *colonel* 75, 161, 164,
 366
 Tennyson, Alfred, *Lord* 359

Thackeray, William Makepeace 27,
359

Trail, Catharine Parr 36, 56, 286,
351, 362, 366

Tristan, Flora 166

Trollope, Anthony 132

Trollope, Frances Milton 11, 40, 81,
295-296

U _____

Ungern-Sternberg, Alexander von
110, 119, 121, 127

V _____

Vanderlyn, John 188

Varnhagen von Ense, Rahel 110

Victoria, *reine du Royaume-Uni* 15,
17, 35, 51, 351-352, 354-356, 359

Voltaire, *pseudonyme de* François-
Marie Arouet 212

W _____

Waubojeeg *ou* Pêcheur blanc, *chef*
anichinabé 34, 262

Wilberforce, William 326

Wollstonecraft, Mary 10, 88-89, 101-
104, 340

Woolf, Virginia 61, 369

Wordsworth, William 21, 120, 124,
196, 285, 307, 313, 333, 350

TABLE DES ILLUSTRATIONS ET CRÉDITS

1. Carte du parcours d'Anna Jameson au Canada, 1837 34
2. Anna Jameson, *Light House & Bay from Drawing Room Window*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 68
3. Anna Jameson, *The Harbour View of Toronto*, eau-forte à l'aquarelle, 1837-1838, 13,3 x 20,9 cm, Toronto, Royal Ontario Museum, collection « Canadian prints and drawings », cote 949.128.17, avec l'aimable autorisation du ROM (Royal Ontario Museum), Toronto, Canada © ROM © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 68
4. Anna Jameson, *The Canoe on Lake Huron*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 141
5. Anna Jameson, *Indians*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 187
6. Anna Jameson, *Lake Huron*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 195

7. Anna Jameson, *July 23. The Beach at Mackinaw*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 202
8. a. Anna Jameson, sans titre [guerrier dansant], dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 205
8. b et c. Anna Jameson, *Warriors Dancing* [1 et 2], dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 206, 207
9. Anna Jameson, sans titre [femme indienne], dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 224
10. Anna Jameson, *Sault-Ste-Marie — From Wayishky's Wigwam*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 248
11. Anna Jameson, *Mokomaunish, Keemewun*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 263

12. Anna Jameson, <i>Journey to Niagara Along the Shores of Lake Ontario, January 1837</i> , dans <i>Voyage to America</i> , portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION.....	279
13. Anna Jameson, <i>Forest Road to Niagara, January 25</i> , dans <i>Voyage to America</i> , portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION.....	280
14. Anna Jameson, <i>Log House — Entrance of the Pine Forest</i> , dans <i>Voyage to America</i> , portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION.....	284
15. Anna Jameson, <i>Island of Mackinaw</i> , dans <i>Voyage to America</i> , portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION.....	293
16. Anna Jameson, <i>Table Rock</i> , dans <i>Voyage to America</i> , portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION.....	303
17. Anna Jameson, <i>On the Rapids</i> , dans <i>Voyage to America</i> , portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION.....	311

18. Anna Jameson, *American Fall*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 312
19. Anna Jameson, *From the Window of the Inn at London UC. July 5*, dans *Voyage to America*, portfolio de dessins relatant son voyage au Canada et aux États-Unis, 1837, avec l'aimable autorisation de la Toronto Public Library, Special Collections © Courtesy of Toronto Public Library/avec la collaboration de l'agence LA COLLECTION 330

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	7
Note explicative.....	8
Note sur les traductions.....	8
Préface de Robert Sayre.....	9
INTRODUCTION. Le personnel et le politique.....	15
Repères biographiques : Anna Jameson (1794-1860).....	18
Texte et contextes.....	29
La politique de la littérature de voyage : le féminin en partage.....	41

PREMIÈRE PARTIE

Questions de genre

CHAPITRE I. Écrire le voyage au féminin.....	55
L'identité pour destination.....	57
Récit de voyage et initiation.....	64
Vagabondage et divagation.....	72
Une exploration littéraire.....	77
Digression, déviation, et détour.....	86
CHAPITRE II. De femme à femme(s) :	
conjuguer le littéraire et le politique.....	95
Des espaces littéraires masculin et féminin ?.....	97
Se dire et se faire.....	101
Lectures collaboratives : donner forme.....	109
De voyageuse à héroïne : (ré)écrire les femmes.....	118
Des femmes en littérature.....	125
Ethos et intertextualité : le mélange des genres.....	130
De la biographie collective au récit d'aventures :	
de nouveaux modèles féminins.....	146

DEUXIÈME PARTIE
L'écriture de soi au revers de l'autre

CHAPITRE III. Altérité, autorité et auctorialité : écrire l'autre.....	155
Autorité linguistique : l'irlandais de théâtre.....	157
Autorité discursive et exploration sociale	163
Des indiens de papier	177
Stéréotypes et narrations collectives.....	184
Rapporter la parole de l'indien : proto-ethnographie et autorité.....	198
CHAPITRE IV. Ethnographie, féminité et autorité : l'autre pour s'écrire	211
Voir et parler au féminin : redéfinir le barbare	212
Des voyageurs et des indiennes.....	221
« To return » : l'art de digresser.....	229
Ethnographie et scénographie : réécrire la rencontre au féminin.....	238
D'Ulysse à Pénélope (d'Alexander Henry à Anna Jameson)	250
<i>Sisters or strangers?</i> Jameson et les Indiennes.....	255

TROISIÈME PARTIE
Le Canada au féminin

CHAPITRE V. Vision et révisions : Anna Jameson et le paysage canadien.....	269
Du connu et de l'inconnu : le pittoresque et le sublime au Canada.....	271
Une page blanche à noircir	276
Nourrir l'imagination : une dialectique de l'image	281
Voir les chutes du niagara et mourir.....	295
Revoir les chutes du niagara : l'alliance du beau et du sublime.....	302
CHAPITRE VI. Entre nature et culture, écoféminisme et projet colonial.....	317
Des arbres et des femmes.....	318
Les hommes et la chasse.....	322
De la forêt au jardin.....	327
Le Canada : lieu d'avenir pour les femmes.....	338
Le Canada et Victoria.....	351
CONCLUSION. L'oubli en héritage.....	359
Bibliographie.....	371
Index des personnes	393
Table des illustrations et crédits.....	397

